





http://petitpeupleducagibi.org
anti© février 2005

S26
Praha 2000



témoignages à propos du contre-sommet anticapitaliste et de la manifestation du 26 septembre 2000 contre le sommet du FMI et de la Banque Mondiale à Prague

Brochures disponnibles :

- *Points de fuite : la culture comme instrument de normalisation, d'intégration, de cohésion et de contrôle social,* Josu Montero 1998 - traduction de mars 2004, corrigée janvier 2005
- *De la misère en milieu hippie,* groupe Contradiction 1972 - traduction de mars 2004
- *Sexualité(s)*, regroupement de textes de Claude Guillon à propos de la sexualité dans le système d'oppression capitaliste et patriarcal, 1977-2004
- *Contre l'antifascisme*, regroupement de textes critiques sur le fascisme et son anti et l'usage qui en est fait, anonyme - traductions de mai 2004
- *La sexualité de la femme*, Ana Cachafeiro et Casilda Rodrigáñez 1999 - traduction de février 2005
- *Un an au pénitencier de Blackwell's Island,* Emma Goldman 1931 - traduction de février 2005

Ces titres sont disponibles sous forme électronique sur :
http://petitpeupleducagibi.org/brochures
ou sous forme papier sur demande par mail à :
nologin@altern.org ou *lepeuple@petitpeupleducagibi.org*

Ces brochures ne demandent qu'à être photocopillées, modifiées, complétées, détournées. Nous serions ravis de recevoir une copie des versions ainsi transformées, s'il y en a, ou toute remarque et critique, pour le plaisir du débat et pour continuer à recueillir des citations sur ces thèmes.

S26
Praha 2000

témoignages à propos du contre sommet anticapitaliste et de la manifestation du 26 septembre 2000 contre le sommet du FMI et de la Banque Mondiale à Prague

* Les deux textes qui suivent ne sont que des visions personnelles des événements survenus à Prague en septembre 2000, écrits qui plus est sur le vif, dans les jours ou les semaines ayant suivis les manifestations. Ce ne sont en aucun cas des analyses politiques ou des comptes rendus objectifs et exhaustifs de ce qui a pu se passer. Je les publie, entre autre, pour le décalage du ton de ces textes, des espoirs ou des craintes formulées à ce moment là par rapport à la réalité actuelle, parce qu'en cinq années mon propre discours et ma propre appréhension du monde ont beaucoup changés. Cela pourra peut-être aider à interpréter et comprendre la position actuelle de certaines personnes que nous pouvons être amenéEs à côtoyer. D'autres témoignages, concernant notamment les violences policières, l'action d'un black bloc, les éléments légaux et statistiques, pourront être retrouvés sur le site http://petitpeupleducagibi.org/brochures dans un dossier plus complet. D'autres documents plus précis et diversifiés pourront être récoltés sur les sites suivants :
http://alternativelibertaire.org/index.php?dir=Dossiers/Prague&n=1
http://www.nadir.org/nadir/initiativ/agp/infopool/s26bulletin/index.htm
http://www.nadir.org/nadir/initiativ/agp/s26/praga/praguefr.htm

et Aude, et quand je rappelle avec le dernier sursaut de batterie du téléphone de Laura la mère de Vanessa à juste le temps de me dire que Aude était libérée. Où donc, pourquoi, comment le sait-elle ?, pas le temps de causer, le téléphone coupe. Cette info me paraît étrange. Pourquoi le consul aurait de fausses infos et pourquoi Aude et Boris ne nous ont pas appelés ? On essaie de joindre Michal, toujours sans succès.

On fini par retourner au resto de Stepanska et on dévore chacun un bon bifteck juste avant la fermeture du troquet. Fini pour aujourd'hui, on ne peut rien faire de plus. Demain on ira directement chez Michal pour prendre les affaires d'Aude et Boris pour les ramener en France car ils risquent d'être expulsés sans pouvoir repasser les prendre. Je prends le thé chez Daniel avec Polia, Laura et Savas avant d'aller dormir chez Corinne, sur un matelas pour la première fois depuis une semaine car les Belges et les Allemandes ne sont plus là. On se dit une fois de plus au revoir avec les Grecs avant de décider de prendre un dernier café ensemble demain matin. La nuit est très bonne, pour une fois d'une durée correcte.

Vendredi 29

Daniel débarque avec Polia et Savas et nous prépare un chouette café. Nous discutons un peu avant de nous séparer, cette fois pour de bon, de nos amis de Tessallonik. Daniel essaie d'avoir Michal, toujours sans succès, mais réussi à joindre Roman qui habite dans le même immeuble et qui a les clefs de Michal. Nous débarquons tous les trois dans ce chouette quartier situé sur la colline au nord de Prague, de l'autre côté de la Voltava, près du château. Roman nous ouvre la porte et, oh surprise !, Aude et Boris sont là ! Ils ont en fait été pris le mercredi matin et relâchés 24h plus tard. Ils ne sont jamais allés à Balkova. Oui ils étaient avec la caravane et la clown belge et tout le monde à été relâché. Oui ils ont bien croisé Xav et Jean-Phi, mais ils ne savent pas ce qu'ils sont devenus. Ils ont juste pensé à leurs parents. Ils pensaient qu'on étaient repartis en France, c'est pour cela qu'ils ne nous ont pas appelés. "Sympa les copains, on voit l'opinion que vous avez de nous, comme si on était des lâcheurs" (ça c'est moi, sous cape). Bref, on dit au revoir et merci à Daniel et Roman et on fonce rejoindre Bertrand qui nous attend à Venceslas. On le retrouve. Le consul est parti pour le camp. Normalement tous les derniers prisonniers français devraient être délivrés aujourd'hui. Xav et Jean-Phi sont bien là-bas avec quelques autres. Les flics ne se montrent presque pas alors qu'hier encore ils étaient omniprésents. Bertrand nous explique qu'ils font profil bas car les journaux Tchèques commencent à parler des violences des flics en prison. Nous retournons une dernière fois à l'Info-center où Aude et Boris remplissent un formulaire confirmant leur arrestation et leur relaxe. De jeunes punkettes nous confirment la libération des derniers français dont nous n'avions pas de nouvelles, ceux qui se sont fait embarquer devant le ministère de l'intérieur. Elles en étaient. Je revois Sattva à qui je dis à bientôt à Paris et nous fonçons rejoindre Denis et Sylvie qui nous ont apporté nos sacs jusqu'au bus. On leur dit au revoir ainsi qu'à Bertrand, et merci encore, et on quitte la république Tchèque pas mécontents de partir, dans un bus pour une fois digne de son nom. On arrive même à faire du thé avec de nouveaux potes qu'on se fait durant le voyage et on arrive presque à dormir un peu. Arrivée le samedi matin, 7h à Montparnasse. Au revoir Boris (Aude est retournée direct à Grenoble). Au revoir Laura. C'est l'heure d'aller dormir.

Continuaremos la lucha ! No passaran !

Loïc

Automne à Prague

"Quand le gouvernement viole les droits d'un peuple,
l'insurrection est pour le peuple et pour chaque
partie du peuple,
le plus sacré et le plus indispensable des devoirs."

Art. 35 Déclaration des droits de l'homme et du citoyen,
dite " montagnarde " - 24 juin 1793.

Je suis née deux ans après. En '70.
Depuis, j'ai couru à reculons, après un mythe fini avant que je ne sois née, votre bonne guerre, que vous me racontiez avant de m'endormir.
Quand j'avais six ans, on pouvait encore s'enrouler à trois dans l'écharpe mauve de notre monitrice. Au moins, les années '70 on sait à quoi ça ressemblait.
Notre groupe, c'était les Yan Pallach. Même que les Victor Jara et les Louise Michel nous appelaient les Pallache, et ça nous énervait.
Puis sont venues les années '80. Naissance d'un mouvement de jeunesse appelé l'U.P.J.B.-jeunes. La clé des chants autour du feu de camp, sur lequel on cramait nos merguez pendant les eiks. On peut dire merde aux moniteurs, mais interdiction de prononcer le mot Goldorak. Déjà les prémisses de notre antimondialisation, quand on y repense. Mais ça n'avait pas encore dépassé le stade de la révolte.
Il y avait aussi les manifs. Des missiles oui, mais en chocolat. W.T.C.- Gare du Midi.
"Aller défiler Bastille-Nation,
Ça donne une bonne conscience aux cons ". Dixit Renaud. Où c'est qu'on a mis notre flingue ?
Oubliés les Yan Pallach. Désormais, on s'appelle les Grands-Moyens. A l'école, on est confrontés aux autres adolescents. Une anarcho-communiste avec le keffieh noir et blanc et gris, et la petite main jaune au revers du zomblou, ça ne fait pas partie du marché des filles et ça n'intéresse pas les garçons. La mode. Le fric. Fin des idéologies. Pas d'espoir. No future. A partir de maintenant, c'est chacun pour soi. Et Mac Do pour tous. Le fantasme napoléonien se réalise. Chaque jour à 16h30, après l'école, et à 19h avant le cinéma, les jeunes communient dans les mêmes temples de la consommation, et avalent le même pain quotidien englobant une viande hormonalement et génétiquement traitée. Le tout arrosé d'une sauce kitschup pour se calquer sur le vrai goût de l'Amérique. Exultation du capitalisme. Et d'après moi le déluge. Cependant, alors qu'on n'y croyait plus, à l'Est la révolution fait tomber les murs.
C'est la décennie d'après qu'on s'est mis à parler de mondialisation. A l'époque, on ne disait pas encore mondialisation néo-libérale. Rien que "mondialisation", c'était un gros mot. Un peu comme Goldorak.
L'Europe s'ouvre ses frontières internes. Création de la forteresse Schengen. Fermeture des frontières externes.
Et puis on accroche à sa fenêtre une photo de petite fille pour se donner bonne conscience. Masturbation morbide, disent certains. Puis on défile dans la rue à 100000 derrière une bannière blanche. Blanche comme apolitique.
Viennent les squats. Génération du sans. Sans abri. Sans domicile fixe. Sans travail. Sans papiers. Sans espoir. Sans amour. Loin dans l'infini s'étendent les centres fermés et les barbelés. Retour du mot résistance. Et ça se muscle. Les autopompes. Les charges policières. Les coups. Les gendarmes

arrachent les films des photographes, détruisent les pancartes " Ouvrez les yeux, fermez la télé " à coup de talon, éclatent les têtes des jeunes, surtout celles des artistes.
Floraison des centres sociaux. Belgique. Italie. Espagne. Allemagne. Finie la hiérarchie. On est autonomes. Nous sommes tous responsables. On reparle de désobéissance civile. Balayées les manifs autorisées W.T.C.-Gare du Midi. On se réapproprie la rue. Et aussi les toits de l'O.N.E.M., à l'occasion. Finie l'adolescence uniquement destructrice. Place à la création. Vous avez eu votre mythe, on a le nôtre.
A partir du troisième millénaire, quand des décisions se prennent, elles concernent le monde entier. Et du monde entier, on se mobilise à Seattle, à Washington, à Prague, pour manifester sa conscience citoyenne. Place à l'attaque.
En ce qui me concerne, je m'appelle Trottinette. Trottinette, c'est mon nom de clown. Mais c'est aussi un excellent nom pour une clandestine. Entendons-nous bien. Je n'ai rien de comparable avec cette femme de Seattle qui s'est fait refuser trois fois à la frontière tchèque. J'ai eu beau dormir une nuit entière dans le même repaire de refoulés, je ne suis pas arrivée à voir son visage, qu'elle a gardé précautionneusement caché dans son sac de couchage, douze heures durant. D'après l'apatride qui a fait le chemin avec moi, c'est une Noire américaine. Quand même, j'aurais bien voulu savoir à quoi ça ressemble, une militante internationale qui a son nom sur toutes les listes.

Au départ, je n'ai pas grand-chose en commun non plus avec ces mille Italiens, qui sont restés une trentaine d'heures à la frontière, par solidarité avec quelques-uns d'entre eux, déclarés " indésirables " car sur leur passeports figurait le mot " Seattle ". Moi, je suis juste une Belge Madame-tout-le-monde qui, à force de vivre avec des sans-papiers, en a oublié les règles de base de toute circulation hors Schengen. Qu'on est une illégale si on n'a pas un cachet en règle sur son passeport.
Prague pour moi, c'est une grande histoire de mur. Dans ma petite robe blanche, je m'étais armée pour la séduction. Je suis tombée sur une douanière, qui m'hurle dans les oreilles : " You have to bring your luggage. Naaoow ! " Premier mur. Lamentations.
Heureusement, la fée INPEG veille, et nous fait découvrir la magie de son organisation. Premier point de contact, Dresden, à 500 km de là. Les dangereux activistes que nous sommes peuvent tout aussi bien ressembler à un couple de gentils touristes, et en quelques heures, nous voilà rendus. Petit Punk, un Français de la Caravane anticapitaliste, se joint à nous. A partir de maintenant, la clandestinité commence. Nos passeports, avec le cachet barré du poste frontière de Rozvadov resteront à Dresden jusqu'au 30 septembre. Après quoi, on nous les renverra à Bruxelles. Personne ne nous a demandé nos noms, et nous ne connaissons pas les leurs.
Dès potron-minet, nous quittons le centre social pour nous fondre dans la masse des joyeux Tyroliens partis à Schöna pour la cueillette aux champignons. Chaussettes au-dessus du pantalon, jumelles ou appareil photo autour du cou, notre déguisement est parfait, à part peut-être les sacs à dos un peu trop encombrants pour de simples promeneurs du dimanche. C'est pourquoi, après avoir soigneusement évité les douaniers, nous décidons de quitter la piste cyclable et de nous enfoncer dans le maquis qui borde la délicate rivière locale. Nous sommes en Tchéquie. Mais on fait semblant de rien. L'heure n'est pas à des réjouissances déplacées qui nous dénonceraient. De toute façon c'est pas gagné. Le passeur sur la rivière, qui nous mate depuis un bon moment avec ses jumelles, est-ce que c'est lui qui a appelé la bagnole de flics qui déboule tout à coup au milieu du paysage champêtre ? Comble de malchance. Qui c'est qui nous envoie cette hippie hollandaise avec sa longue robe, ses pieds nus dans ses sandales et le sac à dos agrémenté d'ours en peluche et de petits fleurs? Plus question de tergiverser. On fait semblant qu'on se connaît pas, et on achète chacun un billet pour Deichin. Puis les bus, car à partir de là les contrôles sont trop fréquents. Et on se choisit en guise de guêpier une ville sillonnée de milliers de policiers aux aguets. Maintenant, je sais ce que vit un sans-papiers. Pas question de sortir seule dans la ville, ne serait-ce que pour 20

Le type de la sécu nous fait savoir que l'ambassadeur n'est pas là, qu'il revient à quinze heures. Les flics Tchèques nous font dégager jusque derrière les barrières qui entourent l'ambassade, c'est-à-dire en territoire Tchèque. Deux bagnoles de flics débarquent dans un crissement de pneu digne de Starski et Hutch. L'Ambassadeur fini par arriver. Il nous sert la sauce habituelle de "Nous faisons notre travail, les choses avancent". Il accepte que deux personnes viennent avec lui pour pouvoir confronter sa liste à la nôtre. Nico y va avec le téléphone de Laura et nous nous empressons de dégager car deux bagnoles supplémentaires viennent d'arriver. Trop tard, cernés une fois de plus. On a droit à un contrôle de passeport juste sous le nez de l'ambassadeur, chose qui ne se fait généralement que très peu couramment. Le consul dira le lendemain à Bertrand que les mains courantes avec nos numéros de passeports relevées par les keufs sont destinées à être détruites. On verra si c'est vrai lors de notre prochaine venue à Prague.

Nous essayons de rejoindre la manif qui n'est déjà plus à Mustek. On la rattrape pas loin de la place de l'horloge et on joint Nico dans une cabine téléphonique. L'entrevue avec l'ambassadeur est finie, il arrive. On lui donne rendez-vous dans la manif, à côté de la Batucada. On essaie de rattraper la manif et on se retrouve au milieu d'une foule de japonais, sur la place de l'horloge. C'est plein de touristes, y'a un concert, et pas de trace de la manif ! Elle s'est pas volatilisée tout de même ! Quel contraste étrange, tous ces touristes ! On ne les avait pas vraiment vus jusqu'ici. On fouille toutes les ruelles alentour et on fini par retrouver la manif et Nico. Une douzaine de français sont recensés en prison par l'ambassade de France. Parmi eux tous les gens de la caravane anticapitaliste et Aude et Boris. Plus alarmant encore : Xavier, Jean-Phi, Aude et Boris ne seraient plus à Prague mais aurait étés déporté au camp de Balkova, à 150 km d'ici, entre Plzen et la frontière Allemande. Mon Dieu ! Déportés dans un camp ! Le poids du passé et les visions d'horreur reviennent à la mémoire. Mais merde, c'étaient justes des activistes anticapitalistes non-violents ! Je n'ose pas imaginer ce que sont devenus les anars Tchèques qui ont été pris. La manif stoppe près du commissariat central où l'on vient de voir des prisonniers entrer. Sitting-meeting. Un tract est lu qui fait état de témoignages sur les violences commises en prison. Une fille se serait même défenestrée. 850 personnes auraient été arrêtées. On a le choix entre continuer le trajet "légal" de la manif ou marcher sur le commissariat. On opte pour cette dernière solution. Mais bientôt les flics commencent à encercler le quartier laissant pour seule échappatoire l'accès menant au trajet "légal". Je ne l'ai pas vu, mais certains m'ont dit que les deux prisonniers du commissariat avaient été relâchés, ce qui expliquerait que la manif se soit ébranlée sans concertation vers le trajet autorisé. Je les quitte au bas de la place Wenceslas pour rejoindre les amis sous le cheval.

Il est dix-huit heures. Bertrand a les mêmes infos que nous concernant les prisonniers, sauf que l'ambassadeur lui a dit que les gens de la caravane avaient dû être libérés aujourd'hui. Nous partons à la recherche d'un Web Bar histoire de commencer à transmettre l'info, d'alerter les amis en France ainsi qu'Amnesty, la Ligue des droit de l'homme, l'observatoire des prisons et autres orgas. En passant on fait un saut à l'Info-center pour recouper les infos. On a une troisième confirmation de la déportation de nos 4 compagnons au camp de Balkova ainsi que des violences présumées. Le traducteur français du centre est plus mort que vif, il tombe de sommeil. Je réalise alors le travail incroyable qu'on dût fournir les gens de l'Inpeg depuis plusieurs jours, certainement en sous-effectif. J'essaie de joindre Vanessa à Grenoble pour avoir confirmation des noms de famille d'Aude et Boris et pour qu'elle prévienne leurs parents pour mettre en branle la machine légale. Le problème c'est qu'aujourd'hui c'est férié alors beaucoup de bars sont fermés, le téléphone de Laura est déchargé, plusieurs cabines sont hors d'usage, les quelques web bar ouverts sont réquisitionnés pour les journalistes, bref c'est la merde.

Au bout d'une heure à tourner en rond dans Prague Bertrand réussi à nous trouver un bar ouvert et nous envoyons mail après mail. Bertrand obtient une entrevue le lendemain matin avec le consul avant que ce dernier ne parte pour Balkova. Vanessa me confirme les noms de Boris

nom est le genre de fille capable d'escalader à main nue une grue de travaux publics pour aller sur la flèche se repaître du paysage pendant plusieurs heures. Lorsqu'elle est redescendu, un attroupement s'était formé, les flics et les pompiers avaient été prévenus. Sans doute les passants pensaient qu'elle voulait sauter. Les flics lui ont laissé le choix entre le commissariat ou directement l'HP. "Le commissariat" a-t-elle choisi. Florian, lui, fera encore mieux. Le jeudi, alors que Prague est plus que jamais sous contrôle policier, cet huluberlu sort son déodorant de son sac et, alors que deux flics patrouillent à quelques encablures de là, il imite les gestes d'un tagger en badigeonnant l'arrêt de bus de déodorant et en planquant très visiblement son aérosol dans son sac. Forcément les flics s'approchent, après avoir appeler des copains, et surprise pour eux !, l'arrêt de bus et vierge de toute trace. Reviens alors à Bertrand la délicate tâche d'expliquer aux flics que, en gros, Florian s'est foutu de leur gueule ! Bref, nous finissons par aller dormir, moi sur le parquet une fois de plus. Néanmoins la nuit est bonne.

Jeudi 28

Nous nous rendons tous, y compris les Belges et les Grecs, au ministère de l'intérieur, pour demander la libération des prisonniers, la plupart ayant été pris en dehors de toute action violente. Les manifestants sont de moins en moins nombreux, ce qui n'est pas le cas des flics. Bertrand essaie sans succès de joindre Michal pour avoir des nouvelles de Boris et Aude. Nos amis décident de partir ailleurs, un peu saoulés de ces flics qui ne semblent pas prêts à nous laisser longtemps en paix, n'ayant aucune envie de se retrouver bloqués pendant trois heures. Je reste avec Laura pour jouer un coup avec la Batucada, *steal alive*. Les policiers nous demandent de partir, la manif n'étant pas autorisée. De plus nous bloquons la voie publique et ils nous somment de nous rendre dans le parc derrière le ministère sous peine d'être tous arrêtés. Au lieu d'appeler à une décision collective comme hier, les "meneurs" enjoignent chacun de faire comme il l'entend. Erreur. Du coup une bonne moitié des manifestants dont la Batucada quittent la place. Les flics bloquent la rue au nord et commencent à se mettre en place au sud, laissant encore une issue vers le parc. Du coup l'hémorragie augmente, et nous ne sommes bientôt plus qu'une soixantaine à rester assis devant le ministère. La police nous donne 5 mn pour dégager. La situation semble bloquée. Les flics sont bien décidés à nous arrêter et nous ne sommes pas assez pour leur résister. Des irréductibles Français proposent de s'asseoir par terre et de s'accrocher les uns aux autres. C'est stupide, c'est pas ça qui empêchera 200 flics de nous embarquer, ce n'est qu'un moyen de se prendre des coups. On décide de se barrer avec Laura. Juste à temps : les flics ferment derrière nous l'accès au parc. Je sors mon sax et recommence en solo le coup d'hier, sans les médias qui restent filmer plus loin nos copains qui se font embarquer. Une trentaine - vingtaine ? - d'Espagnols et une petite dizaine de français principalement. Un photographe prend des clichés des keufs qui se reflètent sur mon saxophone. Alain nous appelle depuis Paris : une manif est prévue devant l'ambassade Tchèque en France à 18h. Très bien, même à plusieurs kilomètres, les copains ne lâchent pas l'affaire.

On fini par rejoindre les autres dans le parc où rendez-vous est pris à 15h heures à Mustek pour une manif qui sera "légale", donc pas de crainte de se faire embarquer. Il est encore assez tôt, 13h-14h. Tandis que les "Chiche!" se désapent et se peinturlurent le corps de slogans, nous tentons de recréer un nouveau groupe d'affinité non seulement francophone mais même carrément français pour aller à l'ambassade de France pour tâcher d'avoir des nouvelles des prisonniers. Il y a là Nico, un chouette gars qui débarque du sud, je crois, des Toulousains, des Bordelais, des Parisiens et d'autres encore. Que des têtes nouvelles. Ont fait tourner une feuille pour marquer le nom des compagnons dont on n'a pas de nouvelles. On arrive à une quinzaine de noms. Laura appelle Alain pour avoir les noms de famille des gens de la caravane. On se rend à l'ambassade. Nous sommes une trentaine.

pas. Toujours être au milieu du groupe, pour éviter de se faire contrôler. Ne jamais oser regarder un représentant des forces de l'ordre dans les yeux, et trembler intérieurement chaque fois qu'on en croise un. Il n'y aura que le jour de la manif que - ô jubilation suprême - j'oserai m'adresser à chacun d'eux, armée de bonbons, qu'ils refuseront prudemment, pour ne pas se sentir liés par un quelconque chantage affectif lors de mon arrestation du lendemain. Etre clown, c'est génial. On peut tout faire. Lancer des grenades en plastique sur les voitures des délégués, faire du diabolo à 20 mètres devant le barrage des manifestants, et à 10 mètres de l'autopompe. Proposer des sucreries aux Robocops. Et puis éclater en sanglots parce que l'un d'entre eux vous frappe sur le doigt avec une grosse matraque. Le moment est venu de ranger son nez dans sa poche. Ils se sont fait gazer à Seattle en restant fidèles à leurs principes de non-violence. Nous on n'est pas Gandhi, face à ces policiers qui ne sont pas de velours. Et la police elle aussi se mondialise. Formation du F.B.I. à Scotland Yard. Mitraillettes américaines. Bombes lacrymos allemandes. Tanks de l'armée tchèque. 11000 représentants des forces de l'ordre, et 5000 soldats de réserve. Masques à gaz. On est entre Robocop et Goldorak. Tant mieux. Ca prouve que notre présence représente un danger pour le F.M.I. Et face à eux, les militants sont devenus des guerriers. Les fruits de la passion se sont transformés en grenades. Mais pour une cause aussi belle, on est prêts à en baver un petit peu. Et d'ailleurs, la statue de Yan Pallach nous sourit.
On est le 27 septembre. Toutes les caméras sont parties. La répression commence. Et il ne fait pas bon se promener dans les rues de Prague pour qui a entre 16 et 35 ans.
Je suis née deux ans après. En '70. Ces deux premières phrases ont été griffonnées sur du papier W.C., avec un bic qu'un garçon m'a passé entre les barreaux. Pour les filles, qui avons dû nous déshabiller, il aurait été impossible de faire passer quoi que ce soit. Jusqu'à l'aiguille de mon chignon qui a été prise pour une arme blanche. Il n'y a que chez les hommes que quelqu'un parviendrait à rentrer avec un G.S.M. Couché par terre, la main sur la joue, il a téléphoné jusqu'à ce que sa batterie soit plate. Il est même parvenu à se faire interviewer en direct par la radio de Longo Mai. Nous, par contre, question téléphone, on a eu moins de chance. Pour la première fois de ma vie - question de survie - j'avais inscrit des chiffres sur mon bras, car en cas d'arrestation, la loi nous permet d'appeler un avocat. Peine perdue. Les Tchèques ont ignoré les cent personnes qui criaient "Téléphone, téléphone" de derrière les barreaux. Cela dit, les 12 premières heures, je les ai trouvées vachement chaleureuses. Les rencontres internationales, c'est toujours très enrichissant. " Comment c'était, à Seattle ? ", " Dis, c'est quoi un situationniste ? ", " Et d'abord, c'est quoi la différence entre un stalinien et un trotskiste ? " Se sont-ils doutés qu'en cellule on parlait tous en anglais, et qu'on causait de la stratégie des Tutte Bianche ? Ont-ils compris qu'ils étaient en train de nous radicaliser ? C'est là qu'on a compris que si on était partis à Prague, c'était pas contre le F.M.I. C'était pour nous rencontrer. Découvrir qu'on est pas tout seuls. Qu'en ce moment, des jeunes dans le monde entier vivent la même chose que nous. Rencontrer mille Italiens tellement liés que ça fait chaud au cœur. Echanger des pratiques. Se former. Créer notre nouvelle Internationale. Nous aimer. Décider une fois pour toutes de quitter les autoroutes de la consommation où rien ne peut arriver, pour des sentiers qu'on défriche et qu'on déchiffre ensemble. Et ça change la vie. Notre nouveau siècle a vu naître notre mondialisation.

Mais si nous commençons à exister partout dans le monde, n'oublions tout de même pas que nos sociétés underground ne forment jamais que des minorités locales. Pour les autres, l'aiguille a arrêté de tourner voilà plus de 16 ans. Depuis, nous restons en 1984. À une petite nuance près. Ce n'est pas l'écran de Big Brother qui nous regarde. C'est pire. C'est nous qui le contemplons. Quatre à cinq heures par jour en moyenne, il pénètre chaque foyer pour parler à la place des familles qui mangent désormais en silence. Finie la convivialité. On n'a plus rien à se dire. Nous vivons constamment dans la catastrophe. Tout va mal. Hold up. Incendies. Tremblements de terre. Raz de marée. Tempêtes.

Toutes choses qui normalement ne devraient pas arriver. Heureusement, pour nous sauver de ce monde perpétuellement instable, l'Etat invariablement le même nous assure Bonheur - Hygiène - Sécurité. Guirlandes à Noël. Congés payés en juillet. Fast food avec aires de jeux pour les enfants. Pour les empêcher d'aller jouer dans la rue. La rue, c'est pour les voitures, avec dedans des messieurs avec des cravates et des téléphones, et des dames avec du maquillage. Et c'est pour ça qu'on est partis à Prague. Parce qu'on va exploser. Alors autant que ce soit de bonheur, entre nous. Même si c'est dans un commissariat. L'amour ils pourront jamais nous l'enlever.
C'est en prison qu'un Catalan m'a expliqué les paroles de *l'Estaca*. Nous sommes tous liés à une épée.
"Si no podem desfer-n(o)s-en
Mai no podrem caminar".
Mais si tous nous nous mettons ensemble, nous arriverons à la faire tomber. Jusqu'au moment où un Tchèque, ivre de colère, nous a dit en substance :"Si vous continuez comme ça, on vous garde trois jours ! ""On s'en fout, gardez-nous, on fait un siting dans la prison, et on chantera du Boby Lapointe jusqu'à ce que vous demandiez grâce !"
Après qu'on ait été emmenés à l'Office des étrangers transformé en prison pour l'occasion, ça a été moins drôles pour ceux qui sont restés. Chaque fois qu'ils essayaient de s'endormir, les policières riaient très fort ou tapaient contre les grilles avec leur matraque. Pour nous, la situation n'était guère plus brillante. Pas de couvertures. Interdiction de fermer les fenêtres. Les hommes parqués à 80 dans 30 mètres carrés. Heureusement qu'il me restait des bonbons à distribuer. Mais plus aux flics, cette fois. C'est là que j'ai croisé le Français au G.S.M. Il a juste eu le temps de me raconter ses aventures avant d'être transféré au centre de détention de Pilzen. Il a eu le temps de me dire :" Ici, ils ne rigolent pas. Tu ne sais pas ce qui peut arriver. Tu as une boucle d'oreille, enlève-la. Sinon, il se pourrait qu'ils te l'arrachent ". Dehors, on entendait encore les rafales lacrymogènes, et les hélicos continuaient de tourner. Il faut reconnaître qu'on a eu pas mal de chance. Plus que ces gars au visage tuméfié et aux bras cassés qu'ils faisaient rentrer sans leur procurer de soins. Plus que cet Israélien qu'ils ont passé à tabac pendant 40 minutes. Plus que l'Australienne qui a sauté par la fenêtre.
Au bout de 24 heures, nous avions notre ordre de quitter le territoire.
Ils nous ont relâchés par groupes. C'est là qu'ils sont arrivés à casser notre solidarité, et que la parano a commencé. Les contrôles, sans arrêt. Même pour avoir marché dans l'herbe, même pour s'être adossé à un arbre. Les fourgons qui n'arrêtaient pas de défiler. A la gare, on reconnaissait des têtes, mais il valait mieux s'éviter. On n'osait même pas échanger un petit sourire d'au revoir. Les arrestations continuaient. Mais si vous nous remettez derrière des barreaux, on y fera des meetings. La prison, elle est dans vos têtes. Nous on est libres et on chante. C'est l'amour à l'état pur. Putain ce qu'elle est belle cette révolution.

Lara Erlbaum

ensuite parmi les gens et tout le monde s'est mis à chanter *Bella Ciao*, c'était magnifique. Sinon, nous avons demandé à la police de bien vouloir nous laisser retourner dans le square. Ils ont accepté à condition que tout le monde montre son passeport. Re-discussion, toujours très démocratique, traduite en plusieurs langues. On décide de ne pas céder à la police par solidarité pour ceux qui ne sont pas en règle. On refuse donc. Réponse de la police : on veut les papiers des dix meneurs Tchèques. Re-discussion. Hors de question d'envoyer les copains Tchèques au casse-pipe. La fille qui mène le débat propose que dix étrangers se fassent passer pour des leaders, en tant qu'étrangers ils craindront moins. Elle se porte volontaire elle-même et très vite dix personnes sortent pour aller montrer leurs papiers aux flics qui ont ensuite levé le barrage". Au bout de trois heures de négociations.

Nous arrivons à la gare routière. Il manque encore Dominique et les filles qui ne tardent pas à arriver. Personne n'a de nouvelles ni de la caravane, ni d'Aude et Boris qui sont partis ce matin au rendez-vous. Bertrand part raccompagner des gens d'*AL* qui partent par Eurolines. Rendez-vous comme d'habitude sous la statue. Les gens d'*AL* s'avèrent être tous là, comme la fanfare. Ouf. On se dit au revoir et on se casse. Le bilan des blessés manifestants est désormais monté à une centaine. Trois amis belges, anciens chanteurs du cours de Giovanna Marini, nous rejoignent pour pouvoir dormir chez Corinne faute d'endroit où pioncer. Nous rejoignons les restes du meeting non violent au square : rendez-vous est pris pour ce soir sur le pont Charles et demain dix heures devant le ministère de l'intérieur. Nous allons rejoindre Bertrand qui nous emmène manger un bout dans un boui-boui Tchèque situé juste sur le trottoir en face du commissariat central de Prague. On peut voir, d'où l'on est, une bonne vingtaine de vans alignés, attendant l'alerte. Bertrand nous explique que sous le régime communiste, des dissidents avaient pour habitude de courir en faisant des allers-retours juste devant le commissariat, sans rien dire ou faire d'autre. Les flics enrageaient car ils n'arrivaient jamais à savoir à quel moment les gars allaient s'adonner à ce petit manège et ils n'arrivaient jamais à les choper. D'ailleurs ils ne faisaient rien d'illégal !

Nous joignons le pont Charles par des petites rues muettes. Il n'y a plus personne, la manif à sans doute était dispersée. Comme il n'y a aucun musicien (nous n'avons croisé qu'un seul musicien de rue de tout notre séjour), nous ne résistons pas à l'envie de taper une jam-session à trois sur le pont, Sylvie à la trompette, Joseph au trombone et moi au sax. La milice du pont vient nous demander d'arrêter de jouer. C'est pas le moment de jouer ceux qui ne comprennent pas le tchèque, ces cons-là seraient capables d'appeler les keufs. On remballe et on se dirige vers la place de l'horloge. Les manifestants sont là, entourant la Batucada en cercle au centre duquel s'exerce un cracheur de feu. C'est marrant, on se croirait à une fête nocturne un soir d'été dans une ville à touristes. Seule la présence des flics alignés tout le long de l'hôtel de ville nous rappelle où nous sommes et les événements qui s'y sont déroulés. Bertrand réussit enfin à joindre Michal qui n'a pas de nouvelles d'Aude et Boris depuis le matin. Cela commence sérieusement à m'inquiéter. D'autant plus qu'on ne les a pas vus, ni eux ni la caravane, à toutes les actions de la journée. Est-ce qu'ils se cachent ou est-ce qu'ils sont arrêtés ? Bertrand a eu comme info indirecte de la part de la journaliste qui suivait la caravane que Cédric B. a été arrêté par les flics ce matin alors qu'il se baladait sans ses papiers. Et les autres ? On sait pas. Pas de nouvelles. Nous retrouvons Daniel qui dit que Valérie, l'Allemande de Cédric, va venir dormir avec nous pour la nuit car elle n'a pas de piaule. Elle a deux copines avec elle. Soit, on s'en sortira.

Nous rentrons à l'appart. Savas et Polia sont étonnés de me voir. Moi, je suis bien content – eux aussi je pense. Je les laisse avec Laura et une Allemande chez Daniel et j'emmène les deux autres chez Corinne. Joseph est parti dormir chez Bertrand qui a de la place puisqu'Alain et Marc sont partis. Le Belge Florian lance un jeu de traductions surréalistes en quatre langues - Allemand, Anglais, français et Flamand. Denis, qui ne parle que français, a du mal à suivre le pauvre. Il dira qu'il y avait néanmoins de beaux moments. Ces Belges sont extraordinaires. La fille dont j'ai oublié le

cour de l'immeuble en nous disant de ne pas bouger de là pendant qu'il va voir avec l'avocat s'il ne peut pas traverser le barrage de police qui se situe juste une rue plus haut. Ils reviennent dix minutes plus tard en disant qu'il est impossible de passer, même pour la presse et les observateurs légaux. Les manifestants sont toujours en train de discuter calmement d'après Laura, que nous joignons par portable, mais Bertrand dit que les flics sont en train de faire monter la pression. Sans doute un dérapage de la part des manifestants leur donnerait le prétexte pour charger et embarquer tout le monde.

On décide de se réunir dans un café à 50m des premières lignes de policiers pour discuter de l'opportunité d'une action en prenant quelque frugal en-cas. Nous pensons qu'il nous faut aller jouer pour essayer de faire tomber la pression. Un groupe d'anars américains commence à crier quelques slogans devant les Robotiser. Ils ne sont même pas là depuis une minute que le cordon de police s'ouvre pour vomir une bonne section de matamores de l'état qui encercle les quelques hurleurs qui se font reconduire au bout de la rue après contrôle des passeports. Pariant sur la même attitude de la part des policiers ont "pré-monte" nos instruments avant de s'approcher du premier barrage, ne pensant même pas pouvoir finir le premier morceau. La situation se présente comme cela : un attroupement d'une bonne cinquantaine de personnes, dont beaucoup de journalistes ou d'observateurs puis un premier cordon de policiers, matraques aux poings et boucliers à terre. Cinquante mètres plus loin, un deuxième cordon de flics et, au-delà, les manifestants. Entres les deux cordons, des flics, des flics, et encore des flics. On s'approche assez près des keufs et on attaque cash par *Addio Lugano*. Les médias sont tout de suite sur nous et s'en donnent à nouveau à cœur joie. Surprise, les flics nous laissent finir ! Qu'à cela ne tienne, on va continuer. "Mettez-vous juste devant le cordon de police, pour l'image" nous demande un journaliste. Nous nous avançons, pas très rassurés de nous trouver littéralement nez à nez avec des mecs armés qui peuvent à tout moment détruire nos instruments d'un simple coup de matraque. Nous allons repartir pour un chant calme quand, de l'autre côté des lignes de police, nous parvient le son d'un saxophone, les premières notes d'*El Paso del Ebro*. "C'est Marc, il nous répond !". Et nous aussi de lui répondre et c'est parti pour un *El Paso* craché à la gueule des flics. Jouissif ! Et lorsque les 300 manifestants bloqués entonnent en chœur "El pueblo unido jamas sera vencido" c'est l'apocalypse, un moment de bonheur intense, orgasmique, et j'en sors plus heureux et tremblant qu'après la meilleure nuit passée avec la plus jolie fille du monde. Les Robocops se sont détendus et s'appuient désormais sur leurs boucliers mais les flics ne libèrent toujours pas le passage. Alain, Roland, Cédric, Jennifer doivent partir pour prendre les bagages avant d'attraper le bus, avec l'indispensable Bertrand qui les accompagne. Marc et Laura espèrent toujours être sortis à temps et leur demandent par téléphone (via le satellite, via Paris et retour, tout ça pour communiquer à 50m de distance, ça c'est fort) de bien vouloir leur prendre leurs bagages à la consigne. Au bout d'un moment, le deuxième barrage de police s'ouvre et laisse sortir une dizaine de types qui tendent leurs passeports qui sont relevés par dix flics alignés dos au mur. Vont-ils laisser sortir tout le monde au compte goutte en vérifiant tous les passeports ? Plus rien ne se passe pendant un moment puis les flics commencent à lever le camp et à rouvrir les barrages. Enfin ! C'est la liesse populaire, les manifestants repartent en direction du square, quant à Sylvie, Denis et moi nous nous dirigeons vers la gare routière et rencontrons Marc et Laura dans le métro.

Laura a décidé elle aussi de ne plus partir pour assister à la suite des événements. Tandis que nous nous hâtons vers le bus, elle nous explique comment s'est déroulée l'assemblée : "Le mot d'ordre a toujours été non-violence, non-violence, non-violence. Néanmoins la tension commençait à monter et les gens, qui nous reconnaissaient, n'arrêtaient pas de nous demander où était la fanfare, disant de la musique, il nous faut de la musique. C'est alors que l'on vous a entendu jouer. Marc m'a dit "viens on va se faire un plan média". Il a sorti son saxo et moi mes castagnettes et on est aller se coller contre les flics. Ça n'a pas manqué, les médias présents ne nous ont pas raté. On est retourné

Septembre 2000, Prague comme si vous y étiez

J'ai écrit ce texte il y a plus de quatre ans. C'est peu, et en même temps le chemin parcouru me paraît énorme - que ce soit pour mon compte propre ou pour l'ensemble hétérogène des diversEs "altermondialistes". J'ai écrit ce texte "à chaud", juste après avoir vécu des choses qui ont certainement beaucoup compté pour moi. Lorsque j'arrivai à Prague je n'avais jamais vécu de charge de flics, je ne les haïssais ni ne les redoutais pas autant que maintenant, je pouvais encore leur adresser la parole, je n'avais pas encore respiré l'odeur des lacrymos, je ne connaissais presque rien aux différentes organisations politiques et autres oèngés ; enfin, mon bagage politique théorique et pratique était plus qu'inexistant : cela expliquera, je l'espère, mes commentaires parfois naïfs, peu fins, bourrés de préjugés ou de réflexions faciles. Il faut se souvenir aussi que les acteurs et actrices de "l'antimondialisation" étaient encore peu connuEs : ATTAC était encore tout jeune et n'avait pas encore montré son vrai visage, le SPeB était encore vivant, ou vivotant, et très prosélyte et visible ; c'était aussi le début du renouveau du phénomène 'Black Bloc' en Europe et je tombai malgré moi dans une critique stéréotypée de la "violence" dont illes faisaient preuve, alors que je ressentais pourtant déjà l'inégalité des forces en présence et le monopole de la violence exercé par l'État sans avoir besoin de le théoriser. De même les Ya Basta *italienEs, les fameusEs* Invisibles, *ou* Tutte Bianche, *étaient à mes yeux une sorte de légende vivante, des gens au sens organisationnel très poussé qui avaient pris d'assaut des bases de l'OTAN en Europe et qui repoussaient les charges de flics, caparaçonnéEs de mousse, plexis et chambres à air. J'étais loin alors de voir le caractère presque purement spectaculaire de leurs actions, d'apprécier à sa "juste" valeur leur organisation efficace mais faussement horizontale, pas plus que la nature politique de ses leaders. Prague reste pour moi le 'rendez-vous' international le plus intéressant politiquement, tant au niveau de la théorie que de l'action. Les manifs suivantes à Nice, Bruxelles, ou Gênes n'ont pas été à la hauteur des rêves qu'avaient fait naître ces journées tchèques, et la plupart des analyses politiques de l'époque se sont trouvées démenties par la suite. Le propos de ce texte est donc décalé dans le contexte actuel, mais il me semblait pourtant juste quand je l'ai écrit. D'où sa republication.*

Je n'ai donc pas modifié le texte malgré toute les réserves que je pourrais émettre maintenant : il y a des opinions que je n'ai plus, des manières de penser ou de m'exprimer que j'ai depuis exclues. Les seuls changements que j'ai effectués concernent mes relations 'sentimentales' au cours de ces quelques journées : bien que mon histoire personnelle est pour moi aussi importante que l'histoire collective et que mon état d'esprit et mes pensées se confondent et interagissent avec mes agissements 'publiques', j'ai préféré raccourcir certains passages et certaines réflexions pour ne pas alourdir un texte déjà long et laborieux. Par contre j'ai laissé les anglicismes débiles, séquelles laissées par plusieurs journées de communication parfois difficile et fatigante dans une langue que je ne maîtrisais pas. Je n'ai pas non plus féminisé le texte, bien qu'encore une fois je le ferais si je l'écrivais maintenant.

J'ai noué cette semaine-là plusieurs amitiés qui durent encore, malgré parfois un grand éloignement géographique. J'ai aussi perdu de vue certaines personnes, notamment depuis ma désertion des grandes messes altermondialistes internationales : si jamais elles tombent sur cette brochure je serais heureux qu'elles reprennent contact avec moi. Je pense particulièrement à Lara dont j'ai perdu la trace d'un seul coup, il y a de cela deux ans, ainsi qu'à Polia et Savas.

*Le récit commençait pas cette introduction : "Cette relation tout en se voulant la plus précise et la plus exacte possible au niveau des faits et des informations n'en demeure pas moins une vision partielle, morcelée et subjective : la mienne. J'essaie de retraduire les événements en temps réel, c'est-à-dire que j'essaie de faire passer l'état d'esprit qui était le mien au moment de chaque événement, donnant ainsi parfois les infos qui nous étaient transmises à ce moment-là, même si certaines d'entre elles se sont plus tard trouvées infirmées. Vous trouverez en fin de récit plusieurs annexes (*nota : elles ne se trouvent que dans le 'dossier complet' téléchargeable sur le site du cagibi*) : leur objectif est de faire la part des choses entre les infos vérifiées et les rumeurs. Ces annexes sont donc évolutives et peuvent*

changer au fur et à mesure de l'avancement de la collecte d'informations. Chaque version nouvelle annule la précédente. Celle-ci est la deuxième : j'y ai corrigé certaines erreurs d'interprétation de ma part, j'y ai rajouté des détails et des précisions d'ordre géographique notamment, et j'y ai corrigé certaines formules qui, bien que révélatrices de mon état d'esprit au moment de l'action, ne pouvaient être formulées telles quelles après les événements tragiques qui se sont déroulés.
Veuillez excuser l'orthographe déplorable et le style parfois lourd, l'écriture a dû être des plus expéditives. Bonne lecture."

***

"Vous ne devenez pas un 'dissident' juste parce que vous décidez un jour pour prendre cette voix peu commune. Vous y êtes plongé par votre sens personnel de la responsabilité, combiné avec un ensemble complexe de circonstances externes. Vous êtes placés hors des structures existantes et en position de conflit avec elles. Cela commence avec l'intention de bien effectuer votre travail, et vous finissez stigmatisé comme un ennemi de la société."

Écrit par le Président tchèque Vaclav Havel, longtemps avant S26...

Vendredi 22

Nous partons vers 16h30 de Paname avec le Front Musical d'Intervention, fanfare militante indépendante, dans le bus d'une ligne régulière, InterCar. Nous ne savons même pas si nous allons pouvoir passer la frontière tant les infos en notre possession sont alarmistes. Un des membres de la fanfare a notamment refusé de venir en arguant du fait que les frontières seraient complètement bloquées. D'autres infos parlent de l'encerclement de Prague par les forces de l'ordre, mais seulement pour la grande journée du 26 : on s'en moque; si on arrive avant on sera dans la place, c'est ça qui compte. Dernières frayeurs, colportées par Internet et le bouche à oreille : le congrès serait déplacé dans une ville de province. Qu'importe, nous avons décidé de partir, nous partons, sans savoir vraiment ce qui nous attend là-bas.

Dans le bus nous sommes une douzaine de musiciens et de chanteurs de la fanfare, trois autres nous rejoignant par Eurolines. Il y a aussi Aude et Boris de Grenoble qui logeront avec nous et quelques autres manifestants d'*Alternative Libertaire*, du *Scalp* ou des indépendants et des sans titre – comme nous. L'ambiance reste sobre et discrète tout le début du voyage. Lorsque nous nous arrêtons pour manger, première catastrophe : nous n'avons qu'une bouteille de vin pour une vingtaine de personnes. Nous nous retrouvons à magouiller au relais autoroutier en prenant deux plateaux-repas surchargés de carafons de rouge que nous rapportons discrètement dans l'espace pique-nique (qui n'est d'ailleurs pas un espace pique-nique). Le vin fini enfin par faire remplir office et c'est en chantant que le bus redémarre. Après *Addio Lugano*, ayant épuisé les *Butte Rouge* et autres *Estaca*, et j'en passe et des meilleures, Dom et les miss entament *Vive le vent*. C'est le moment critique que je choisis pour aller essayer de trouver le sommeil, lequel, malgré les carafons de rouge, ne viendra jamais complètement. Nuit blanche donc.

Nous arrivons enfin à la frontière tchèque. Le conducteur passe récolter les passeports. Pas l'ombre d'un képi, pas une voiture arrêtée. Je sors dans la brume pour prendre quelques clichés. Toujours pas de présence douanière. Un bus arrive derrière nous, des Anglais venus pour la *demonstration. Like us*. Et hop, c'est parti pour une semaine d'anglicanisme-palabré. Nous passons la frontière sans encombre. Nous sommes assez déçus, nous attendant à plus de zèle de la part des douaniers et fanfaronnons à tout va, surtout moi. Une question pourtant : est-ce que ce mouvement ne serait finalement pas si important, à tel point qu'un douanier ne se déplace même pas dans le

gaffe à lui et il me répond qu'il faut pas que je m'en fasse car il est protégé par "this shit", désignant par là la carte de photographe de presse et la chasuble rouge dont il est affublé. On se sépare avec l'impression de pas vraiment être sûr de se revoir.

Je quitte le resto assez tôt, n'ayant pas le cœur à trinquer et m'inquiétant de savoir si Savas et Polia sont bien rentrés, de même que Cédric le percussionniste qui nous a quittés avant la fuite de l'opéra pour rentrer à l'appart. avec une grande Allemande longiligne qu'il a dégotée je ne sais où. Et Daniel aussi, qui a disparu depuis le pont de Nusle. J'arrive à l'appart. sans encombre. Les Grecs ne sont pas encore là et Cédric part raccompagner l'Allemande chez son logeur tandis que Daniel prépare le thé. Cédric revient une bonne heure plus tard en racontant que le logeur a pété les plombs : il ne veut plus voir personne chez lui dés demain matin à cause des événements de la journée. Savas et Polia rappliquent enfin. Elle a de son côté passé toute la journée au camp de Namesti Miru avant de se rendre vers l'opéra. Ils ont débarqués avec les médecins, juste après le saccage du Mac Do et ils ont juste eu le temps de voir arriver 40 bagnoles et une vingtaine de vans de la police avant de dégager. Elle nous dit en plus que tous ceux qui se rendent au Convergence Center sont systématiquement arrêtés, même les blessés dans le centre de soin. La grande rafle a commencé.

Le bilan humain se monte pour le moment à 50 blessés du côté de la police et autant du côté des manifestants. Sans doute 400 arrestations dont 300 Tchèques. Les émeutes vont continuer toute la nuit, ne faisant finalement que très peu de dégâts matériels (deux ou trois autres vitrines, je crois). Daniel ne nous demande pas de découcher pour la nuit et nous dormons à 6 dans son studio, après une bonne tasse de thé.

Mercredi 27

Je ne me lève pas quand le réveil sonne pour le rendez-vous de huit heures. J'ai trop besoin de sommeil. Bien m'en pris comme on pourra le voir par la suite.

Laura et Marc vont voir ce qui se passe en ville. Je me lève plus tard et on part en groupe après avoir dit adieu aux Grecs. Comme Denis se rend compte qu'il a oublié mon billet que je lui avais passé et que ça m'emmerde de retourner le chercher, je décide de retarder mon départ de 2 jours pour voir comment les choses évoluent. La presse ne montre que des images de flics en flammes, de flics blessés, de bagnole en feu, de lancers de pavés… On passe déposer les bagages à la consigne où l'on rencontre Joseph, le trombone anglais d'hier, et son pote sopran'. Ils reviennent d'un meeting non-violent qui statue à Namesti Miru pour savoir ce qu'il convient de faire pour exiger la libération des prisonniers. Laura nous appelle justement. Elle est avec Marc dans la manif qui vient de s'ébranler du square en direction de la place de l'horloge. Manque de pot, dés qu'ils ont été bien engagés dans la rue Anglikà la police a bouclé le pâté de maison. Plus moyen ni d'avancer ni de reculer. Pris au piège comme des rats avec 300 ou 400 autres activistes non-violents. Pour le moment l'ambiance est bonne, ils se sont remis à discuter pour savoir quelle attitude adopter face à la police. Marc a tout de suite réagi à la vue des képis et a voulu faire demi-tour en entraînant Laura de peur de louper le bus qui part dans moins de quatre heures, mais, peine perdu, les keufs ont été les plus rapides. Bertrand propose de passer chez l'avocat dont le numéro figure sur les papiers bleus, remis par les observateurs légaux. Il se trouve qu'il habite juste à côté de la rue cernée par les flics. Nous passons une fois de plus entre les patrouilles de polices grâce à l'habileté de notre guide qui veut absolument éviter de se faire contrôler (*because* question de papiers). Cet avocat est une connaissance de Bertrand, il dirige un réseau anar local. Ce brave homme nous avoue son impuissance et son inutilité car les policiers déchirent les papiers bleus : "On connaît, mais ici on n'est pas en Amérique", et les prisonniers n'ont pas le droit de téléphoner. Bertrand nous parque dans la

qui passent devant moi que la seule issue encore clean c'est la ruelle mais autant parler à un mur, comme d'hab. ils n'écoutent pas. Les flics me passent devant, formant un cordon qui bloque la ruelle à ceux qui ne s'y sont pas encore engagés. Qu'importe ; j'ai juste le temps de voir la Batucada et ce qui reste des "roses" continuer à se faire pousser vers le haut de la rue, tandis que Jean-Phi, Xav et les manifestants assis sont rapidement encerclés par les condés. Je dégage rapidement avec Lara et deux belges avant que les flics n'aient l'idée de vouloir nous mettre le grappin dessus.

Nous rejoignons les restes du groupe d'affinité. Boris a appelé la fanfare, ils nous attendent à Wenceslas pour aller jouer devant l'opéra. Il est 17h50, je prends le tram avec Boris et Aude. Nous retrouvons la fanfare sous la statue, comme prévu, et commençons à nous diriger vers l'opéra quand un type à vélo (le seul que j'ai vu de toute la manif avec celui de tout à l'heure) nous arrête et nous indique une issue de garage souterrain dans les bâtiments neufs attenants à l'opéra. Il n'y a personne pour la garder alors qu'une foule immense se presse devant les marches de l'opéra. Nous laissons de côté notre ego qui nous poussait à vouloir jouer devant l'opéra national de Prague, et nous commençons notre set devant la barrière automatique du garage, sous l'œil des caméras de surveillance. Un attroupement se forme rapidement et nous nous retrouvons vite à une cinquantaine pour bloquer l'entrée. Pendant que nous jouons, des anars cagoulés sont arrivés et ont entrepris de transporter les jardinières de béton devant la rampe d'accès avant d'aller "débrancher" les caméras de surveillances et de disparaître. Alors que nous finissons de jouer, nous voyons apparaître au loin une bande qui grossit de minute en minute et se dirige vers la place Venceslas. Ce sont les "bleus" de retour du combat. Ils sont tous plus effrayants les uns que les autres, je comprends leur tactique du matin lorsqu'ils se sont trouvés face aux flics. Le défilé n'en finit pas. Les derniers ne sont pas encore passés que les premiers sont déjà devant le Mac Do de Wenceslas. "C'est bon, le Mac Do va y passer" lance Alain. Et c'est alors que les premiers coups pleuvent sur la vitrine du fast-food que je remarque enfin l'absence totale des keufs. Pas un seul, alors que leurs hélicos tournent encore en l'air, avec leurs gros projecteurs ultra puissants qui balaient les rues de la ville dans la nuit naissante. Ça pue trop, ça sent le traquenard. Je me rapproche néanmoins du Mac Do et croise en chemin la caravane et les Belges. On décroche ensemble avec la fanfare tandis que les premiers flics commencent à cerner les anars "casseurs". C'est très con ce qu'ils ont fait : Non seulement ils se sont fait prendre bêtement par les keufs qui les ont laissés aller jusqu'au bout et avaient sans doute placé des provocateurs parmi eux, mais en plus les anars tchèques auraient pu changer leur image en montrant leur appartenance à un mouvement contestataire international (*nota 2005 : ça c'est vraiment la réflexion la plus con ce tout ce texte...).* Pour le coup c'est raté, tant pis. On se casse et on se pose un peu plus loin pour faire une réunion et un bilan. Apparemment, personne ne s'est fait prendre, à part Xavier et Jean-Phi. Cédric B. propose de continuer l'action ce soir ou demain. Je suis assez pour car je ne réalise pas encore combien vont être chaudes les heures qui vont suivre. Bertrand nous prévient que la présence de la police va être doublée dés demain. Il est d'avis avec Alain, Dom et les autres que c'est une grosse connerie de vouloir continuer les actions et que pour le moment il vaut mieux se tenir à carreau. De plus, nous sommes trop fatigués ce soir pour continuer, on a eu notre dose et on a faim et mal aux jambes. Nous sommes encore trop près de l'opéra et les flics se rapprochent. On dégage à nouveau et on s'arrête plus loin pour se séparer. Rendez-vous est pris pour le lendemain, même endroit même heure que ce matin, pour tous ceux qui veulent. La caravane et les Belges partent de leur côté tandis que Bertrand nous guide de manière magistrale, réussissant à nous ramener de l'opéra jusqu'à la vieille place de l'horloge sans que l'on croise un seul flic. Le vol des hélicos, la rumeur des combats, la présence policière et notre avancée circonspecte, tout cela contribue à créer une ambiance digne du meilleur film d'aventure. En arrivant au resto, surprise, je croise Savas. Il revient du front des "bleus" avec qui il a passé toute la journée. Il rapporte plein d'images dans sa tête, sans doute de superbes clichés et une blessure au front dû à un pavé anar qui est sorti de sa trajectoire. Il va tenter de retrouver Polia. Je lui dis de faire

bus pour voir nos gueules ? Le jour se lève déjà.

Voici des échos de passages de frontière plus difficiles : le bus de la caravane anticapitaliste est considéré comme trop rouillé pour passer en République tchèque (ce qui est un comble vu l'état des voitures tchèques). Les gens de la caravane retournent donc passer la nuit en Allemagne et en profitent pour poncer le car et faire quelques retouches de peinture. Ils repassent le lendemain à la douane devant des douaniers qui s'en foutent complètement et les laissent entrer. Un autre gars a été bloqué car soi-disant ce n'était pas lui sur la photo du passeport : en effet, il était imberbe lors de la prise de photo et arborait maintenant une barbe des plus fournies. Il repart donc d'où il vient, se rase, se représente à la douane et passe. On voit bien que si la République tchèque ne pouvait pas fermer complètement les frontières, les douaniers avaient pour ordre d'essayer de refouler le plus de monde possible sur n'importe quel motif.

Samedi 23

Après un paysage vallonné plongé dans la brume, on se trouve maintenant au cœur d'une forêt de conifères qui fait parfois place à de très grandes clairières. Nous arrivons dans un partout-pareil-Land assez énorme, ZI d'une quelconque ville tchèque. Devant nous les camions et au loin des barres HLM. Comme tout se ressemble, comme tout se répète. Que penser de tout cela ?

Nous arrivons vers 8h-9h à la gare routière de Prague. Bertrand, un ami d'Alain qui vit entre Prague et Paris nous prend en charge. Dispatch des groupes dans les logements. Le groupe se répartit comme suit :

Dom embarque toutes les filles ainsi que Boris, car ce dernier parle Russe, et va dans le Nord-ouest, près du Château, chez Michal. Ce dernier ne parle que le tchèque ou le russe, ce qui explique la présence de Boris.

Bertrand et Alain partent chercher Laura, Marc et Roland qui arrivent par Eurolines. Ils sont accompagnés par les libertaires d'*AL* et du *Scalp*, Emerick, Nally et Brice qui vont chercher leurs potes de leur côté.

Nous partons, Sylvie, Gérard, Cédric et moi chez Corinne, l'ami de Sylvie qui habite vers le quartier sud de Nusle. Nous sommes abordés dans le métro par un homme qui fait partie de la presse de rue. Il continue à entretenir la pression que l'on a ramenée de France : c'est très dangereux de rester grouper dit-il, la police et le gouvernement enchaînent les manœuvres d'intimidation sur la population tchèque. Il nous conseille en cas de problème de nous réfugier vers les gens de la presse qui seront reconnaissables à la chasuble rouge qu'ils arboreront durant les jours à venir. Il nous explique aussi le rôle des observateurs légaux, reconnaissables quant à eux à leur chasuble bleu clair. Ils sont sensés être neutre et prendre notes de tout ce qui se passe, photos à l'appui histoire d'aider à débrouiller plus tard les affaires qui ne peuvent manquer d'arriver. Plutôt alarmiste comme discours. Tout cela est démenti par l'amie de Sylvie qui nous accueille dans son 2 pièces de 70 m2 avec un petit déj' gargantuesque tout préparé. Elle nous dit que les flics sont biens cons et énervés et peuvent de ce fait être dangereux, que plusieurs commerces sont fermés ainsi que la plupart des administrations mais que la population est plutôt calme et que d'ailleurs vu qu'il fait beau ils sont tous partis à la campagne. Pendant que je suis sous la douche, la troupe d'Eurolines débarque. C'est marrant, il se trouve que Bertrand et Corinne se connaissent. Un nouveau protagoniste fait son entrée : Daniel, un Anglais qui vit à Prague et qui fait partie, comme Bertrand, du groupe de surréalistes proches du réalisateur tchèque Svankmayer. Il habite la même rue que Corinne et pourra loger des gens.

[...]

Cédric, Laura et moi nous installons dans le studio de Daniel puis nous partons retrouver

la fanfare au Convergence Center de l'Inpeg. L'Inpeg est le réseau qui chapeaute l'organisation de Prague 2000 et avec qui nous étions en contact depuis la France. Notre arrivée en fanfare est remarquée. Il y a ici très peu de monde comparé à ce que j'attendais. De plus j'ai l'impression, partagée par beaucoup, que c'est le bordel. Où sont les gens de l'Inpeg ? Une tentative de réunion pour l'organisation du Art of Resistance Festival est en train de se dérouler. On va tendre l'oreille avec Dominique et Jennifer qui nous fait la traduction car la plupart des gens présents sont des Américains ou tout du moins des anglophones. On apprend que la plupart des lieux prévus pour le festival ont finalement refusé d'accueil Art of Resistance sous l'injonction du gouvernement. Le festival se réduira à un seul lieu, une usine près de Vysocanska, très loin du centre ville, qui pourra être occupée de 16h à 24h uniquement. La fanfare est programmée pour l'ouverture. Rien d'autre à faire pour cet après-midi.

Une fille arrive pour prévenir qu'une manif d'extrême droite se dirige vers l'Info-center de l'Inpeg situé dans le centre ville et qu'il serait bien que le plus de monde possible se rende là-bas au cas où il leur prendrait l'envie de tout casser. On décide de s'y rendre, en tram et à pied, jouant sur la route. Musicalement, ce n'est pas très convaincant, mais on a des excuses : la trompette dort chez Corinne et les basses sont parties boire un coup. Notre fanfare semble bien désunie, ce qui n'aide pas à prendre confiance en l'avenir. On parvient néanmoins à rejoindre nos pièces manquantes devant l'Info-center. On joue un moment sans apercevoir le moindre facho. Les médias commencent déjà à nous prendre pour cible, mais restent encore assez discrets. Un journaliste de *Libé* vient tenter une interview, digne d'un connard finit de journaliste qu'il est.

Nous voulons aller manger dans un resto. On se retrouve malheureusement dans un faux resto italien chic et branché. Niveau dépaysement, on a vu mieux et en plus c'est pas bon. Une petite partie de la fanfare va se coucher tandis que Daniel conduit ceux qui veulent goûter à la pinte à 4 francs de bar en bar. Nous échouons pour finir dans un rade branché à plusieurs étages qui passe de la musique mexicaine et du ska en bas et une espèce de daube branchée à l'étage au-dessus. Une légende naîtra selon laquelle je n'ai fait que monter et descendre les trois étages en prenant un verre à chaque fois. Ce qui est faux : ayant trouvé de quoi me contenter au premier étage, je n'ai même pas mis les pieds au second. [...]. Nous finissons par ne plus être que quatre, Cédric, son djembé, mon saxo et mézigue. Après avoir goûté des alcools aux noms bizarres on prend le tram de nuit en tapant le bœuf tous les deux, complètement pétés. Le chauffeur nous demande de nous arrêter de jouer, et on finit en rentrant à pied [...]. Daniel nous accueille chez lui en nous préparant une tasse de thé.

Dimanche 24

Une première manif est prévue à 10h30, organisée par Jubilé 2000 pour l'annulation de la dette extérieure des pays du tiers-monde. La discussion va bon train, Alain soutenant que Jubilé 2000 est une orga catho. Certains n'en sont pas sûr. On leur oppose l'argument du nom de l'orga en question, argument qu'ils nous renvoient à la gueule :"Et alors, on s'appelle bien le FMI, non ?". Bref, on décide finalement de ne pas y aller – dans le doute ?- d'ailleurs 10h30 c'est tôt pour un premier jour d'action. L'avenir nous donnera raison car nous apprenons qu'une messe a eu lieu avant le départ de la manif de Jubilé 2000. Mais qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, non de Dieu ?

Nous nous retrouvons donc vers 13h passées, je crois, à l'entrée du parc Letna, au nord de la ville. Nous avons beau chercher, pas moyen de trouver ne serait-ce qu'un seul manifestant. Juste deux condés à qui nous demandons des nouvelles de la manif. Ils nous apprennent qu'elle est en ce moment devant le ministère de l'intérieur. Merci ; ils sont encore coopératifs et nous adresseraient presque des sourires si nous n'avions pas clairement la touche de futurs manifestant.

un peu de temps pour continuer un peu le blocage. Ce qui n'a pas l'air d'être du goût des flics qui recommencent le cirque de tout à l'heure. Sauf que cette fois-ci, en plus d'un nombre plus important de condés et de bus prisons, ils ont avec eux un canon à eau qu'ils semblent être en train de mettre en mode "tir". Il faut dire qu'on doit bien être deux fois plus nombreux que tout à l'heure ! Certains veulent décrocher tout de suite. Moi : "S'ils déploient autant de matos pour si peu de manifestants c'est peut-être qu'on tient un lieu important. Auquel cas il faut tenir le plus longtemps possible." Tout le monde n'est pas de cet avis. On sera balayés à la première charge et tous embarqués. Pour dix minutes de plus ou de moins c'est pas malin. Bon d'accord, c'est pas faux. Cédric B. :"Si ça tourne mal, rendez-vous comme prévu à H+40mn sous la statue du cheval de Wenceslas, devant le musée." Les flics chaussent les masques à gaz. Soit, on a compris. Commence alors une retraite calme mais désordonnée. Impossible de faire en sorte que tout le monde reste groupé et vigilant, la troupe s'étale et s'éparpille dans tous les sens. Cédric B s'arrache les cheveux à essayer d'obtenir une cohésion dans le groupe et à tirer tout le monde pour avancer : "Je comprends mieux maintenant pourquoi la théorie toto fait des ravages", lance-t-il. On repart donc en reprenant le chemin de l'arrivée en sens inverse et en prévenant les quelques derniers résistants de chaque barrage de la présence de la police et du rendez-vous à l'opéra.

On parvient à un barrage encore assez fourni, vers Lounskich, au moment où une voiture banalisée encadrée par deux motards veut tenter d'atteindre l'entrée du palais. Je me jette avec les francophones les plus proches dans la chaîne humaine pour prêter main-forte à ces petits "roses" plus efficaces que le gros de leur troupe. La tension monte très vite. L'un des keufs à moto tente une percée en criant quelques choses que je n'arrive pas à entendre. Les activistes hurlent à leur tour. Le policier est rapidement cerné. Tout le monde crie de se calmer mais la tension monte d'un cran encore. Le flic se fait violent. Il tente de soulever sa roue avant. Comme il n'y a là qu'un seul barrage et pas deux comme nous avions fait au carrefour, il se trouve que nous tournons le dos au palais et donc de fait aux flics entassés derrière les barrières. Au moment où je me rends compte de cette situation, j'ai juste le temps de tourner la tête et je vois à moins de trente mètres les barrières s'ouvrir pour vomir la troupe de Robocops qui foncent matraque en avant et bouclier au poing. "Ça charge !". En un instant, c'est la débandade. Les plus proches sont rattrapés. Je cours le plus vite que je peux sans regarder derrière. Milles crottes de chiens faisandées, j'ai jamais couru aussi vite de toute ma vie ! Je m'arrête 100 mètres plus loin pour reprendre mon souffle dans la rue perpendiculaire. Les flics ne nous ont pas suivis. Je réalise alors combien j'aurai flippé tout à l'heure, pendant la chaîne face au Robocops, si j'avais vu une charge de flic auparavant. C'était en effet ma première charge *live*. Impressionnant. On continue tant bien que mal, de plus en plus dispersés, en suivant la rue descendante (Petra Rezka ?) qui longe le palais pour atteindre dans la vallée. Au détour d'un virage, on arrive sur un barrage juste au moment où les flics retournent derrière leur barrière après avoir chargé. Un homme est au sol. Un autre a une énorme bosse au front, un truc gigantesque. Une fille commence à piquer une crise de nerfs. Ses amis tentent de la maîtriser. "Ça commence à charger de partout, dit Cédric. Moi je me casse, vous faites comme vous voulez, rendez-vous comme prévu." Il file par une ruelle donnant sur l'escalier avec une grande partie de la troupe, il me semble, dont Boris et Aude. Je reste un peu en arrière, avec Xav et Jean-Phi.

Un type en vélo arrive. Il faut rester nous dit-il, des barrages tiennent encore et des délégués risquent de sortir par là. Soit. On attend encore un peu, nous mêlant aux quelques manifestants assis par terre, lorsque nous parvient la musique de la Batucada. Les "roses" ne tardent pas à apparaître par le bas de la route, venant sans doute de la station de métro, repoussés par un important cordon de policiers. Les flics qui nous ont chargés et ceux qui nous ont repoussés sont en haut, ceux-là arrivent par en bas : leur intention me parait claire. Je me dirige vers l'unique issue, la ruelle qui mène à l'escalier (Pod Terebkou ?) et je reste là en spectateur, attendant que Xav et Jean-Phi arrêtent de jouer aux cons et viennent me rejoindre. J'essaie d'expliquer aux "roses"

à descendre de leur bus, un autre bus arrive, assez facilement identifiable comme étant un panier à salade industriel. "Cette fois on y a droit, les gars, dit Cédric B., y vont embarquer". On se met d'accord : dès que les flics chargent, on décroche et on court en direction des roses. Quelqu'un part les prévenir tandis qu'on décide de reculer d'une dizaine de mètres tout en maintenant la chaîne. Les condés sont bientôt tous descendus du bus et finissent de se préparer. Les blagues fusent, les rires nerveux aussi et la tension monte d'un cran. Va-t-il y avoir les sommations de rigueur de la part des "forces de l'ordre" ? Rien ne semble moins sûr. Les journalistes qui suivent la caravane depuis Longo-maï se paient le luxe d'un travelling latéral sur nos faces aux sourires crispés. C'est pour bientôt. J'ai les doigts qui se rétractent convulsivement. Mouvement chez les keufs. "Attention les gars on se tient près". Et, oh stupeur !, les flics remontent un à un dans le bus ! Ils s'en vont ! Jean Phi : "Je pense que symboliquement on pourrait re-avancer de dix mètres." Pascal "Là, symboliquement, je les ai faits mes dix mètres, si tu veux". Rire général de soulagement, les deux bus font demi-tour. Qu'est-ce qu'il s'est donc passé ? Je regarde pour la première fois derrière moi, qui sait : si c'est pas la petite bête qui a fait peur à la grosse, peut-être qu'il il y toute une troupe de totos armés jusqu'aux dents derrière nous. Mais non. Faut peut-être croire qu'on est effrayant alors. Les "roses" arrivent enfin, en bande, ils ne s'arrêtent même pas et continuent par la rue est, perdant néanmoins au passage les quelques activistes que nous réussissons à convaincre de rester avec nous. Je me demande alors s'il y a encore quelqu'un qui bloque vers l'ouest puisque tous les "roses" sont passés. Je descends la rue vers l'endroit occupé par les "roses" 5mn avant et je me trouve au milieu d'un Black Bloc. C'est les "bleus", qui n'ont rien mais alors rien de bleu, à part peut-être cette paire d'yeux magnifiques, qui me jettent un regard d'une froideur mortelle qui me fait chavirer et je tombe littéralement en extase devant cette égérie guerrière dont le corps disparaît complètement sous l'uniforme noir, cagoule sur la tête et Molotov au poing. Elle fait un signe de la main et disparaît dans une ruelle borgne suivie d'une dizaine d'anars en tenue de combat.[...]. Ma foi, pas de problème de ce côté-ci, c'est certainement l'endroit le mieux gardé jusqu'à présent. J'y aperçois les fameux américains de Seattle dont on m'avait parlé : la fanfare noire et verte (en fait des percus) qui n'a pas cessé de jouer durant tous les affrontement. Ainsi, un groupe de zic par cortège. Je reviens vers notre "groupe d'affinité" et l'après-midi se passe à arrêter quelques banquiers égarés qui tentent vainement de vouloir rejoindre le centre. Certains tentent de nous convaincre de leurs bonnes intentions, tels ces banquiers Espagnols qui "construisent des hôpitaux pour les pauvres". Ils manient l'Anglais mieux que nous et commencent à nous embrouiller lorsqu'intervient Sattva, la jeune vénézuellienne, qui paraît avoir une bonne argumentation, en espagnol de surcroît. Nous laissons passer les ambulances bien entendu, sans même regarder à l'intérieur la plupart du temps. Les riverains passent aussi, de même que les flics en civil, encore plus reconnaissables que les banquiers. On dirait que "l'inspecteur Derrick" a été pris comme modèle national. Bertrand est de temps en temps avec nous avant de repartir se rendre compte de la situation ailleurs. J'en profite pour faire connaissance avec Sattva et nous finissons par prendre rendez-vous dans trois mois, chez moi à Paname. Il nous est rapporté les infos selon lesquelles si les Français ne sont pas sortis à 16h du centre ils vont louper leur avion. On regarde l'heure : il est plus de 16h. Deuxième victoire à l'encontre de la délégation française donc (*nota 2005 : toutes ces infos concernant la délégation française nous venait directement d'indicateurs bien placés*).

Vers 17h, les nouvelles rapportées par Cédric et Roman, qui ont continué à sillonner la ville sont que les "jaunes" quittent le pont de Nusle et que les barrages "roses" se dépeuplent de plus en plus. On ne sait à nouveau pas où sont passés les "roses". Peut-être ont-ils suivi la Batucada qui les a envoyés se noyer dans la Vltava tel le joueur de flûte d'Hamelin ? On commence aussi à parler d'une probable évacuation des congressistes par le métro dont la ligne C serait interdite au public. De plus on apprend que les délégués doivent se rendre ce soir à une petite collation à l'opéra. Le mot d'ordre semble être désormais : "Tous à l'opéra à 18h". Cela nous laisse encore

Néanmoins on se rend déjà compte que nos instruments nous serons plus qu'utiles, tout comme la présence de Bertrand qui s'est octroyé avec notre bénédiction le rôle de guide-traducteur. Nous traversons donc le parc pour rejoindre le ministère. Alors que nous sortons des arbres et des allées pour déboucher sur un large champ côtoyant un stade gigantesque nous apercevons au loin un attroupement conséquent qui semble revenir des bâtiments ministériels. Amis ou ennemis ? Le spectre des fascistes est toujours présent, mais les vives couleurs rouges nous rassurent et nous décidons d'une arrivée en fanfare. Comme d'habitude, la cavalerie est toujours en retard, ces manifestants s'avérant être de retour du ministère. Très vite nous sommes entourés par les caméras et les photographes, certains ne se gênant même pas pour bousculer un chanteur de manière à mieux pouvoir filmer un musicien. C'est ce genre d'attitude de la part de la presse qui nous emmerde le plus et nous redoutons les jours à venir. Nos craintes s'avéreront être sans fondement car les journalistes les plus cons semblent avoir disparu dés les premières "actions" sérieuses. Néanmoins ce seront malheureusement ces journalistes-là qui feront la presse internationale, ce qui peut expliquer la désespérante couverture médiatique de ces événements, particulièrement chez Astérix. Nous n'échappons pas non plus à la récupération et très vite des drapeaux se lèvent derrière la fanfare bien en vue des caméras. Nous apprenons que le train des Italiens est bloqué à la frontière, et c'est pour réclamer leur passage que les activistes étaient allés au ministère de l'intérieur. Pourquoi en sont-ils revenus si vite ? Ils ne savent pas. Encore une fois, je me pose de sérieuses questions quant à l'efficacité de la *demonstration*. Bref, tandis que la quasi-totalité des membres de la fanfare est interrogée par les journaleux, les manifestants décident de retourner au ministère de l'intérieur. C'est très tentant de les accompagner, mais nous sommes attendus à l'Art of Resistance Festival à 16h à l'autre bout de la ville et il est déjà 15h30. Nous rompons donc à regret, désireux tout de même d'honorer nos engagements, voir même, pour une fois, d'être à l'heure.

Dans le tram, où l'on s'amuse à faire un raffut du diable et un ramdam de l'enfer, j'ai le bon goût de m'asseoir en face d'une petite brune des plus mignonne qui soient, armée d'un immense carton à dessin en plastique qui s'avérera être rempli de photos. La fraternisation se fait facilement lorsque je propose un coup de main à cette pauvre artiste qui semble crouler sous le poids de ses œuvres. Elle s'appelle Polymnia, Polia pour les intimes ou les tâches comme moi qui ne suis pas capable de retenir ce prénom (c'est celui d'une des muses). Inutile de dire que notre langue commune sera l'anglais, qu'elle parle d'ailleurs très bien ayant fait ses études de pharmacie en Angleterre. Elle est aussi photographe à l'occasion et elle est venue exposer au festival quelques clichés d'une usine désaffectée qu'elle a pris avec son ami [...] qui se trouve quelque part dans Prague. Elle ne sait pas où mais ça n'a pas l'air de l'inquiéter outre mesure. Nous arrivons à l'heure au festival, 16h. Sauf qu'il y a eu mésentente quelque part et en fait nous ne devons jouer qu'à partir de 17h. C'est trop juste pour rejoindre la manif et revenir à l'heure et nous sommes de plus affamés. Heureusement Boris et Aude nous rejoignent chargés de sandwichs et de gâteaux divers et variés et on s'en jette un dans un parc, savourant le soleil qui est toujours au plus haut.

Quelque discussion nous oppose encore, quant à nos actions du mardi. Nous venons en effet de recevoir une invitation de *Socialisme par en bas* pour aller jouer à 6h du mat pour accueillir le "comité Tous à Prague" qui arrive en bus. "Tous à Prague" c'est ATTAC, *Socialisme par en bas*, Droits Devant etc. Nous ne sommes pas très chauds, surtout Dom qui a eu l'occasion de voir comment agissait *Socialisme par en bas* dans toutes les réunions de préparation du comité duquel nous avons décidé de nous retirer, préférant nouer des relations avec la caravane anticapitaliste du réseau "Sans-titre". *Socialisme par en bas* est un groupe de militant qui essaie de s'immiscer de partout, de tout phagocyter et de tout détourner à leur compte, toujours en arborant fièrement leur canard. De retour à Paris, Christophe me dira qu'ils sont "financés par des trotskistes anglais". Nous sommes plusieurs à rejoindre Dominique. Il est finalement décidé que nous refuserons d'aller accueillir les gens de Tous à Prague (d'ailleurs c'est trop tôt et c'est pas notre rôle de jouer

les vahinés qui offrent des colliers à fleurs) mais que l'on proposera à *Speb* de se joindre à notre réunion de demain avec la caravane.

Nous retournons donc à l'usine où à lieu le festival, un complexe immense, comme jamais je n'en ai vu. Le périmètre alloué au festival est bien sûr très délimité, et c'est bien la mort s'il atteint ne serait-ce que 5% de la surface au sol de l'usine. Il peut néanmoins accueillir plusieurs centaines de personnes voir plus. Je retrouve la pauvre Polia qui se voit accaparée par R.V., cette espèce de reporter photographe ("le reportage, c'est moi") que nous avons rencontré hier soir et qui est tout dégoulinant d'autosatisfaction et imbu de sa personne à un point incroyable. Et fanfaron avec ça. Cela dit, ses photos sont drôlement bien, drôlement mal tirées mais drôlement bien. Dans le plus pur style "reportage", s'entend. Nous jouons quelques airs devant un public peu nombreux puisque tout le monde est à la manif. Il en sort quelque bouillie infâme due à l'extrême résonance, réverbération cataclysmique des lieux et nous sortons rapidement - sous les applaudissements pourtant ! - pour tenter de rejoindre la manif. Nous croisons devant l'usine quelques personnes qui nous informent que la manif est finie. Nous allons donc juste à la sortie du métro pour accueillir le retour des manifestants avant de revenir écouter les autres groupes du festival. Je discute 5mn avec un Montreuillois qui essaie d'expliquer à des français du Sud qu'il n'est pas parisien car Montreuil c'est pas Paris, et comme je l'appuie dans son argumentation, il m'offre un autocollant de "Ne Pas Plier". Ce qui nous relance dans une nouvelle conversation, notamment sur la portée de l'action du surlendemain, sur la nature de cette action. Je lui dis en substance que je n'ai pas fait le déplacement à Prague juste pour faire un "Bastille-Répu" en cortège comme dirait Alain, que j'aurai très bien pu faire en restant à paris, mais bien pour faire en sorte d'annuler la réunion, comme cela avait été le cas à Seattle. Lui me démontre l'importance d'une telle mobilisation internationale, quand bien même cela ne perturberait pas directement les Banquiers. Je tombe néanmoins d'accord sur le fait que cette conversation n'aurait pas eu lieu si j'étais resté en France, et lui sur le fait que si la mobilisation internationale se réduit aux mille ou deux mille activistes présents dans l'usine, et ben c'est pas gagné. Je rejoins Polia et nous discutons jusqu'à l'arrivée de ses amis grecs, notamment son ami Savas qui m'est tout de suite extrêmement sympathique, [...]. Comme ils n'ont plus d'endroit où dormir à partir de demain soir je prends sur moi de les inviter chez Daniel. Ils se confondent en remerciements à tel point que ça devient gênant, surtout que je ne sais pas si Daniel sera d'accord.

Affamé une fois de plus je les laisse pour aller manger avec une petite fraction de la fanfare. Bertrand nous conduit jusqu'à un petit resto tchèque de sa connaissance qui hélas ne sert plus à cette heure (il doit être 23h, ce qui est très tard à Prague). On se retrouve alors dans un Tex-Mex hyper-kitsch, genre décor d'Hacienda, avec verdures, faux graffitis zapatistes ("C'est le cuisinier" dira Bertrand) et lumière colorées ultra tamisée, au point qu'on demande au serveur de nous rajouter des bougies supplémentaires pour réussir à couper la viande dans notre assiette. Je rentre en tram avec Cédric et Laura.

Lundi 25

Nous nous retrouvons tous au Centre de Convergence pour préparer l'action du lendemain. Si la petite mobilisation d'hier ne m'avait pas convaincu, l'organisation qui semble prendre forme aujourd'hui me rassure complètement. Le Centre grouille comme une fourmilière, sous les regards des flics qui encerclent le centre et se baladent même en son sein (c'est dire si nous jouons la transparence). Les médecins et Polia s'occupent d'organiser des formations éclairs en soins, surtout des sensibilisations à l'effet du gaz lacrymogène et du fameux et très craint gaz au poivre. Cette saloperie pénétrerait la peau, laissant la victime sur le carreau, aveugle et neutralisée

Ses parents, n'ayant pas de nouvelles d'elle, ne pensant pas qu'elle ait pu arriver en Tchéquie et s'étonnant qu'elle ne soit alors pas retournée en Belgique, ont averti les flics. Nous passons dans la vallée en contrebas du pont de Nusle, ce qui nous permet d'apprécier la situation d'un autre point de vue, tout aussi dérisoire. Des bruits d'explosion nous parviennent, sans doutes des grenades lacrymos. D'où ? Du pont pensons nous alors. Merde, ça chauffe chez les copains qu'on vient de laisser. Cela sera démenti par la fanfare ; sans doute cela venait-il des bleus alors… Cédric nous mène par des escaliers et des ruelles de l'autre côté de la vallée pour contourner le palais par l'est en faisant un assez grand tour histoire d'éviter tous les barrages. Nous nous rapprochons ensuite du palais et passons devant plusieurs blocages de manifestants en nombre ridicule face à chaque entrée gardée par un nombre de flics finalement assez ridicule aussi si l'on pense à ce qu'aurait fait Ya Basta en venant par ici au lieu d'aller s'enterrer face à l'infranchissable pont de Nusle… Néanmoins, où sont les "roses" ? Nous finissons par atteindre la fameuse rue où stationnaient les bus : surprise, tous les "roses" sont là. Dans un sens tant mieux, on peut espérer qu'ils sont arrivés à temps. Mais pourquoi donc restent-ils en bande, alors que le carrefour d'à côté, croisement des rues Victorinova et Na Pankraci, est complètement libre de manifestants ? Voyant arriver une voiture style mercedesnoirevitresteintées, on se dépêche de l'entourer. Le chauffeur fait vrombir le moteur, amorce un demi-tour et mais les voilà cernés, moi au niveau du phare avant gauche, Cédric B. devant qui a failli se retrouver sur le capot et qui hurle au chauffeur : "You want to kill me ? That's what you want ? To kill me ?". Nous laissons la voiture repartir dans la direction opposée au palais des congrès. Premier banquier mis en déroute.

On commence vite fait à s'organiser. J'attrape un panneau avec une jeune Vénézuélienne, Sattva, et nous commençons à former deux barricades symboliques en travers de la route : l'une vers le nord, face au cordon de policiers retranchés derrière la barrière du palais, et l'autre face au sud, par où est venue et repartie la voiture. La chaussée Est mène aux autres blocages très dépeuplés que nous avons vus en arrivant, pas besoin de bloquer là. La voie ouest donne en descendant sur la rue occupée par la Batucada et les "roses" qui semblent heureux comme à la gay-pride. L'un de nous va tenter d'aller chercher du renfort chez eux car nous sommes très peu, moins encore que sur les autres blocages. L'attente recommence alors, d'autant plus longue que j'ai laissé mon saxophone avec la fanfare, que j'ai chaud sous mes habits "protection intégrale" et que la faim commence à se faire durement sentir. Cédric B. me passe un bout de pain et du fromage tandis que Jean-Phi téléphone pour donner les infos de la situation au sud du palais. Soudain, un cri fuse de la barricade sud. "Voiture !". On se lève et on "s'enchaîne" rapidement, en ligne le long de la barricade. C'est dérisoire, on ne fait même pas la largeur de la rue. La berline s'est arrêtée et un homme en descend : la cinquantaine, costard-cravate-attaché-case, le teint rougeaud du patron bien nourrit (mais qui donc a demandé à un moment à quoi l'on pouvait reconnaître un banquier ?). L'homme vient direct à nous, d'un pas décidé : "Je peux passer ?". L'homme est affable et poli et n'a pas l'air de vouloir se payer notre gueule. Réponse : "Non". "Ah, vous ne voulez pas me laisser aller travailler ?". "Non, mais on peut vous faire un mot pour votre patron", propose Jean-Phi. Éclat de rire général, le banquier nous dit au revoir et retourne vers sa voiture. "Qu'est-ce que tu reste scolaire", s'esclaffe Xavier. On entend un cri derrière nous : "Attendez" et l'on voit la clown belge qui s'élance au-dessus de la barricade et cours vers la voiture dans laquelle vient de disparaître le banquier. Elle propose un bonbon, on voit une main se tendre hors de la fenêtre puis la voiture démarre. Lara revient, un grand sourire en travers du visage : "Il était plus sympa que les flics. Tout à l'heure sur le pont j'ai essayé d'en offrir aux policiers et je me suis reçu un coup de matraque sur les doigts". Les "roses" ne sont toujours pas là. Par contre, oh putain !, on voit arriver un bus venant du sud. Des banquiers en nombre ? Non, toute une section de Robocops. On s'empresse de reformer la chaîne, et c'est là que je m'aperçois que sur les cinquante du départ si nous sommes trente c'est bien le diable. D'ailleurs tout le monde ne s'est pas inséré dans le barrage humain. Tandis que les Robocops commencent

de nous taire. Ce que nous faisons. Une trentaine de mètres devant nous le camion de Ya Basta, qui a définitivement coupé sa musique, donne des nouvelles du front en plusieurs langues. En effet, nous sommes arrivés au pont, que l'on aperçoit à quelque 50 ou 100 mètres plus loin. Les Italiens, équipés comme des joueurs de football américains, protégés sur l'avant par d'immenses chambres à air de camion, ont lancés assaut sur assaut contre le cordon de policiers qui s'échinaient, en reculant, à taper vainement sur le caoutchouc qui leur faisait face. Les Italiens ont réussi l'exploit de faire reculer plusieurs fois les policiers et de s'engager sur le pont, soutirant au passage quelques trophées arborés fièrement par les gens du camion (matraque, bouclier etc.). Las, la barrière de caoutchouc a fini par céder et c'est directement sous les matraques des flics que se sont trouvés les Ya Basta. La situation étant apparemment bloquée, on s'organise à l'arrière pour que les premières lignes tiennent le plus longtemps possible. Des espaces sont ménagés entre les groupes pour éviter une poussée incontrôlable, qui jetterait irrémédiablement les premières ligne aux mains des flics, une réquisition d'eau et de nourriture est envoyée vers l'avant et le camion Ya Basta n'a de cesse de galvaniser les troupes et d'engager les activistes à rester en position sous peine de mettre les Italiens en danger en les abandonnant. L'idée de passer est bien évidemment abandonnée : le but est maintenant de tenir la position le plus longtemps possible pour bloquer les délégués dans le palais. Je vais par moi-même m'assurer de la situation : c'est déprimant. Le pont de Nusle est entièrement recouvert de flics et de véhicules de police dont deux blindés légers et des camions à canon à eau. Au-dessus de nous, les hélicos qui tournoient depuis le matin continuent leur ronde. Je vais rejoindre les gens de la caravane un peu à l'écart. L'inaction les emmerde et il y a bien assez de monde ici pour continuer un blocage efficace. N'y a-t-il pas quelque autre endroit où l'on serait plus utile ? Quelles sont les dernières nouvelles des autres groupes ? Jean Phi nous dit qu'il essaie désespérément d'appeler le centre de communication qui ne répond pas. C'est un des échecs de cette manif. Bertrand revient avec Roman. Les nouvelles sont celles-ci : le groupe des "bleus" descendu dans la vallée pour atteindre son objectif s'est très vite heurté à un fort barrage policier. Ils ont compté "un, deux, trois" et ils ont foncé dans le tas. Ils ont maintenant été dispersés, complètement divisés et c'est la guérilla urbaine depuis le début de l'après-midi. On n'arrive pas vraiment à savoir où sont les "roses", mais il semblerait qu'ils aient atteint leurs objectifs et sans doute débuté des blocages. Roman nous donne une nouvelle assez alarmante : il y a une rue derrière le palais des congrès, Maria Cibulkova, qui n'est pas bloquée et des bus commencent à arriver pour évacuer les congressistes. C'est trop loin pour une intervention immédiate, il faut donc essayer de prévenir les "roses" dont c'est le secteur pour qu'ils s'y rendent au plus vite. D'un autre côté, si cette rue n'était pas bloquée c'est peut-être qu'il manque du monde là-bas, ou qu'ils sont mal organisés. Nous décidons donc de rassembler des gars et d'y aller. Quelqu'un propose d'utiliser la sono des Ya Basta pour faire une annonce. Surtout pas, il ne faut pas prendre le risque de dépeupler le pont de Nusle. Si les Flics se rendent comptent qu'il y a une hémorragie en face, ils n'hésiteront pas à charger. Nous essayons donc de rassembler le groupe d'affinité francophone, chopant au passage quelques autres manifestants. La fanfare, mise au courant, préfère ne pas aller là-bas, la zone étant trop proche des combats de rue. De plus les premières lignes des Italiens verraient sûrement d'un bon œil un peu de musique. Soit, la fanfare ira jouer en première ligne ; Aude, Boris, la caravane anticapitaliste et mézigue irons voir de l'autre côté de la vallée.

Guidée par Roman et un de ses amis français parlant tchèque - un surréaliste ? - Cédric, encore un, la petite troupe s'engage dans la vallée. Je me retourne et peux compter une bonne cinquantaine de personnes formant un groupe des plus hétérogènes. Il y a une grande majorité de francophones. Pas mal de Belges dont je ferai la connaissance durant les quelques heures qui vont venir. Lara, la petite clown, est avec nous. Toujours prête. Nous apprendrons, quelques jours plus tard, qu'elle est recherchée par Interpol. En effet, s'étant fait refouler à la frontière tchèque pour un problème de papier, elle a décidé de passer outre et de pénétrer le pays d'une autre manière.

pendant un certain temps. D'autres répètent des slogans, peignent des banderoles, organisent leurs stratégies. L'Inpeg enchaîne réunion sur réunion avec des délégués de chaque groupe pour essayer de coordonner l'action.

Sous l'énergie de la caravane anticapitaliste nous décidons de former un groupe d'affinité francophone, non pas par nationalisme quelconque mais pour la simple et bonne raison que plusieurs d'entre nous parlent uniquement français et qu'il peut s'avérer fâcheux de ne pas comprendre ce qui se passe dans les moments de *speed*, si jamais cela venait à mal tourner. Nous nous réunissons donc - on commence à avoir l'habitude. Il y a là les gens de la caravane et de la fanfare, violemment sans-titres, quelques gens de *Scalp* ou d'*AL*, un adorateur du Che qui propose sa panoplie de T-Shirt, des Belges, de je ne sais où, et bien sûr les inévitables *Speb*. Cédric de Longo-maï (nous dirons Cédric B. pour ne pas le confondre avec celui de la fanfare) nous explique l'organisation de la manif telle qu'elle a été prévue dans ses grandes lignes. Tous les manifestants ont rendez-vous dés 9h dans le square de Namesti Miru. Les activistes seront répartis en trois "couleurs" : bleus, jaunes, roses. Le cortège commun s'ébranlera à 11h en direction du palais des congrès, qui se trouve au sud du square, de l'autre côté de la vallée. Les bleus devront marcher en tête car ce seront les premiers à prendre le large, leur mission consistant à passer par l'ouest pour bloquer les accès sud et sud-ouest du palais des congrès (qui n'est d'ailleurs pas un palais mais un centre, mais je l'appelle palais pour pas mélanger avec le centre-info et le centre de convergence). Ils représenteront environ 40% des activistes car leur zone à couvrir est la plus vaste et la plus difficile. Comme les "bleus" seront en majorité les anars et autonomes de tous bords, notamment des Tchèques ou des Black Blocs qui ont fait des prouesses à Seattle, il y a fort à parier qu'il y aura de la castagne. Les "jaunes" sont censés avancer au plus court pour bloquer l'accès nord, c'est-à-dire l'immense pont de Nusle qui traverse la vallée pour aboutir pile poil sur le palais. Ce seront majoritairement des artistes de rue, des musiciens, des sans-titres. On dit entre nous les rêveurs. Le pont est très important, il y aura donc certainement une forte présence policière mais comme c'est un cortège plutôt très non-violent et que l'accès à bloquer est très ponctuel, les "jaunes " ne représenteront que 20% des activistes. Les "roses", quant à eux, prendront le chemin le plus long par l'est et auront plusieurs tunnels à travers, ce qui peut être dangereux. C'est pourquoi, et vu aussi le nombre d'accès qu'ils auront à garder, ils représenteront 40% des activistes. Les "roses" seront composés des syndicats et partis rouges de toute tendance en majorité, les embrigadés quoi, et de la Batucada qui est le seul autre groupe de musique que je verrais de toute la semaine. Les *Speb* essaient bien sûr de récupérer tous les gens présents de la manière la plus visible possible, désamorçant toute proposition d'action autre que la participation au cortège, et au cortège rose, cela va de soi. Las de ces discussions hermétiques qui ne mènent à rien nous décidons de séparer le groupe en deux : d'un côté les socialos et leurs potes, de l'autre ceux qui veulent continuer à appartenir à un groupe francophone non pas lié par des raisons idéologiques mais plus par un objectif commun.

En effet, la manif ne s'ébranlant qu'à 11h, cela nous laisse toute la matinée pour mener une action indépendante. L'idée d'aller emmerder la délégation française à son hôtel le matin est lancée et semble trouver écho. Nous décidons à ce moment-là de nous réunir à part un petit moment avec la fanfare car nous ne sommes pas d'accord entre nous. Beaucoup de musiciens ne sont pas très chauds pour une action le matin car ils craignent pour leurs instruments et Cédric B. leur paraît un peu trop engagé dans une action physique qui les effraye. Je passe rapidement sur les discussions pour en arriver à la conclusion collective : en ce qui concerne la manif nous n'irons ni avec les anars car ce sera trop chaud ni avec les "roses" car nous ne voulons pas nous retrouver sous une bannière quelconque. Nous préférons les jaunes, et il nous semble qu'en tant que fanfare, notre place est là plutôt qu'ailleurs. Pour ce qui est d'une action le matin, nous finissons par emporter un "oui" à condition que cela soit le plus *soft* possible, qu'il y ait des militants qui nous protègent et qu'on n'aille pas jusqu'à l'arrestation. Nous rapportons le résultat de nos délibérations au groupe d'affinité qui

les accepte. Ils ont pendant ce temps avancé dans la stratégie du matin. La délégation française se trouve dans trois hôtels différents : Fabius dans l'un, et le reste de la délégation, dont les gros patrons, dans deux autres hôtels se faisant face dans une autre rue. Nous ne sommes qu'une cinquantaine, et il nous faudrait nous séparer en deux pour bloquer ne serait-ce qu'une rue. Cédric B. nous dit qu'un bus d'une bonne cinquantaine de toulousains est attendu mais bloqué pour le moment à la frontière. Il est donc hasardeux de compter sur eux, mais nous le faisons quand même car l'idée d'un blocage à 2x25 personnes n'a que très peu de sens. Nous choisissons a priori l'hôtel de Fabius, histoire de faire la continuité avec Seattle où il n'avait pu parvenir à la conférence. Comme pratiquement aucun des cinquante francophones présents n'a déjà participé à un blocage, on passe aux travaux pratiques. Pendant une demi-heure nous mettons ainsi en place notre tactique, nos signes de communication etc., en envisageant diverses situations, chacun jouant soit la fanfare, soit les activistes, soit les flics. Il est dit que la fanfare sera protégée dés la moindre présence policière, tout en continuant à jouer le plus longtemps possible et qu'en aucun cas on n'ira jusqu'à l'arrestation, qu'on rompra auparavant. Bertrand et un de ses amis surréalistes, Roman, feront le lien diplomatique entre nous et la police. On retourne régler les derniers détails et en faire part à Roman qui vient d'arriver. Ce dernier nous dit que cela ne marchera pas car l'hôtel de Fabius possède plusieurs sorties, dont une qui donne pratiquement dans le métro. Merde alors. Et l'hôtel des patrons ? La rue risque d'être certainement plus difficile à bloquer. Devant tant d'inconnues nous décidons un repérage, qui aurait d'ailleurs dû être fait il y a deux jours, avant cette réunion - qui aurait dû, elle aussi, avoir lieu plus tôt. Un groupe part en repérage tandis que l'on décide d'un rendez-vous ultérieur pour finir les préparatifs. Comme il n'y a pas besoin de la présence de tout le monde, je décide de prendre le large pendant que d'autres vont au meeting de l'Inpeg.

Je suis rompu de fatigue. Polia, qui me rejoint, plus encore. Elle est la seule pharmacienne parmi les *demonstraters* à sa connaissance, plus quelques médecins. Elle devra donc rester au camp médical de base. Je lui dis que nous serons sans doute avec les jaunes mais que si j'avais été seul je serais de préférence allé avec le cortège rouge et noir parmi les "bleus", sans doute avec les gens d'*AL* ou de *Scalp* puisque ce sont les seuls que j'ai rencontrés ici. Elle me dit qu'elle aussi. Je comprends maintenant combien ça aurait été une bêtise, vu mon manque d'expérience en manif et en guérilla de rue et vu la pauvreté de mon équipement. Nous allons faire un saut chez Daniel pour faire la sieste. [...]. Je dors bien et cette sieste me sera précieuse pour le lendemain. Polia retourne au Centre chercher Savas, qui s'avère être "comme son grand frère" bien qu'il ait le même âge que moi, c'est-à-dire trois ans de moins qu'elle, tandis que je rejoins la fanfare au resto.

On apprend, par nos contacts, que Fabius quitte la République tchèque sans attendre le début de la réunion, l'ambassade n'ayant pas pu lui certifier qu'il arrivera sûrement et sans encombre jusqu'au congrès. C'est déjà une première victoire que nous fêtons avec force pintes de bière et vin blanc. On rentre comme on peut, en taxi il me semble sinon je ne vois pas comment on aurait réussi. Comme cela fait 6 personnes dans son studio, Daniel, en bon Anglais qu'il est, soucieux du confort de tous, propose que les Grecs aillent dormir chez Corinne. N'ayant pas le cœur à virer les gens que j'ai plus ou moins invités, je décide de découcher avec Polia, [...]. Nous passons ainsi une courte nuit de sommeil sur le parquet de l'entrée du "flat" de Corinne, après une longue discussion comme on les aime, et qui achève de transformer notre relation en amitié ; cette fille est vraiment chouette. Ma nuit est remplie des rêves les plus dingues que je fais à la limite de la conscience. Je me réveille le lendemain, épuisé, n'étant pas capable de m'en souvenir d'un seul.

Mardi 26

Lever à 5h30 car Polia doit être dés 6h au centre médical du square. Je l'accompagne

jusqu'au tram avant de m'en retourner réveiller les autres chez Daniel. Dans le petit matin gris, le ciel bouché, les files de praguois aux portes des épiceries regardent passer, sirènes éteintes, une dizaine de voitures de polices fonçant silencieusement vers le centre gyrophares allumés… Le jour le plus long est commencé. Nous partons pour arriver à 8h15 au lieu de rendez-vous, devant le théâtre national. Les Toulousains n'étant pas là nous décidons d'abandonner l'idée du blocage fixe en deux équipes mais plutôt de rester solidaire et de bouger dans tout le quartier des hôtels pour emmerder le maximum de délégués. Roman a mis un frac pour discuter avec les keufs, c'est bien marrant. Nous avançons donc, chantant et jouant, entourés par notre cordon de manifestants, nous arrêtant et bloquant chaque sortie de chaque hôtel, rompant avant même que les flics ne commencent à se faire menaçants. Nous avons parmi nous Lara, une clown belge qui fera un boulot sensationnel tout au long de la journée avec son diabolo, sa gouaille et ses bonbons qu'elle offre à qui en veut – ou n'en veut pas. Nous finissons par sortir du quartier des hôtels et nous rejoignons un autre cortège plus important, venu on ne sait d'où, et soudain ils sont là, enfin : tous les Italiens du train, un bon paquet d'activistes, Ya Basta Organizzazione en tête. On entonne alors un *Bella Ciao* qui marche du tonnerre et quatre italiens se joignent à nous avec leurs cuivres et nous suivront durant tout le trajet des "jaunes". Nous arrivons à onze heures à Namesti Miru. Le Square est bondé de monde. Marie Do qui était venu directement en éclaireur nous indique l'endroit où se trouvent les jaunes, "le long de l'église". Nous nous frayons un passage en file indienne dans la multitude, nous repérant grâce au petit fanion jaune que certains brandissent au-dessus de leur tête comme signe de ralliement. Nous stoppons enfin, à côté des Ya Basta qui ont sorti la sono et diffusent un *live* pirate de la Mano Negra, interrompu d'allocutions sur l'organisation des cortèges. Il apparaît que les Italiens viendront avec les "jaunes" car c'est le trajet le plus direct en direction du palais des congrès - on verra plus tard que c'était là une grosse erreur stratégique (*nota 2005 - je peux pas m'en empêcher là : en fait non, doublement non. Car dans l'idée de bloquer, ça a marché à merveille, et de toute manière les Tutte Bianche étaient déjà dans une optique spectaculaire, dans la même veine que leurs fausses prétentions à pénétrer la zone rouge à Gênes.*). Les "jaunes" prendront donc finalement la tête du cortège, direction le pont. En attendant le départ nous tapons le bœuf avec les musiciens qui nous ont rejoint. Le trombone, Joseph – que je prendrai longtemps pour un Italien (il est Anglais) – lance riff sur riff. L'ambiance est festive, le stress insidieux du matin à disparu. *Amor y Lucha*, comme dirait la *Flor del Fango*.

Enfin, le cortège s'ébranle, Ya Basta toujours en tête, suivis par les "jaunes" puis un mélange de "jaunes" et de "roses" et de sans couleur et sans doute après par les "roses". Et la fanfare quelque part dans ce magma. Ça marche du tonnerre, tout le monde est à fond. Nous sommes rejoints par une trompette coco qui fait merveille et un soprano italien digne de la *Bandiga*. Lorsque nos chanteurs font une pause, Joseph relance des riffs suivis par tous les zicos et ça part en impros monstrueuses. Nous ne savons pas ce qui se passe devant ou derrière, nous sommes tout musique et chant, sax et percus, cuivres, flûtes, nous touchons au *heat* de Kerouac, au *duende* du flamenco. À un moment le cortège stoppe un instant et nous nous retrouvons, Joseph, le sopran' et ma pomme, par terre, gesticulant et jouant comme des fadas que nous sommes, soutenus par les autres cuivres et le public, que dis-je, les "demonstraters" enflammés qui hurlent à qui mieux mieux. Alain, qui veut venir se rouler par terre avec nous, n'arrive même pas à passer nous rejoindre. C'est une franche réussite, qui semble durer des heures. Bertrand qui ne perd pas le nord et remonte plusieurs fois la manif dans tous les sens nous dira que c'était certainement autour de nous qu'il y avait la meilleure ambiance de toute la manif. C'est un chouette compliment. Au bout d'un moment quelques "roses", se rendant comptent qu'ils sont coupés des leurs qui ont du obliquer vers leur objectif, font demi-tour et tentent d'embarquer au passage tous les "jaunes" qu'ils peuvent. Ce à quoi je résiste en l'envoyant chier, bordel de merde.

Nous nous retrouvons finalement complètement bloqués, tout le monde nous enjoignant